

LE VAL DE GRACE



par

Le Médecin-Major A. MONERY

1880-1925

et

Le Médecin-Commandant L. JANSON


BIBLIOTHÈQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
190
Exclu du Prêt
C

Le
Val de Grâce

—

I. - LE MONUMENT HISTORIQUE

par
le Médecin-Major de Ire classe
André Monery
Lauréat de l'Académie de Médecine
1880 - 1925

—

II. - L'HOPITAL MILITAIRE D'INSTRUCTION

III. - L'ÉCOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTÉ

IV. - LE MUSÉE

V. - LES GRANDS NOMS DU VAL DE GRACE

par
le Médecin-Commandant Janson

—

[1939]





Le Monument aux Brancardiers, guerre 1914-1918,
par Broquet (Jardin du Val-de-Grâce).

AVANT-PROPOS

Le Médecin-Major André MONERY, médecin-chef du Musée du Val-de-Grâce après la guerre, avait conçu le projet de publier un ample travail historique sur le magnifique monument qui abrite l'Ecole d'Application; la mort vint le surprendre en 1925, à 45 ans.

Il avait fait éditer cependant un guide qui devait servir de préface à l'œuvre complète qu'il se proposait d'écrire.

Ce petit ouvrage, vendu au bénéfice de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole d'Application présidée avec tant de dévouement par le Médecin Général Inspecteur SIEUR, étant épuisé, il était intéressant de le faire rééditer.

Tout en respectant l'œuvre de Monnery, nous y avons ajouté un bref aperçu de l'histoire du Val-de-Grâce depuis la Révolution, ainsi qu'une courte biographie des principales figures qui l'ont illustré. Nous inspirant du catalogue si complet publié par Monery mais qui ne correspond plus actuellement à la disposition des salles, par suite de nombreux changements, nous avons enfin donné une description du Musée.

Ce petit opuscule intéressera, nous l'espérons, les visiteurs qui viennent admirer le monument historique, les jeunes camarades stagiaires qui ignorent trop souvent les noms illustres de leurs grands anciens et aussi les confrères civils faisant au Val-de-Grâce un court séjour comme élèves officiers ou médecins de réserve et qui auront ainsi l'occasion de mieux connaître notre histoire.

L. J.

I

LE MONUMENT HISTORIQUE

QUELQUES MOTS SUR L'HISTOIRE DU VAL DE GRACE

Dès le début du XVIe siècle, le nom de Val-de-Grâce était porté par un vieux monastère de Bénédictines situé au Sud-Ouest de la grande banlieue parisienne, à deux kilomètres au Nord de Bièvres-le-Châtel (Seine-et-Oise). Cette antique abbaye, de fondation royale, dont les vestiges se voient encore au creux d'un frais vallon boisé, était connue, au moins depuis le XIIe siècle, sous le vocable d'abbaye du Val Profond. Ruiné au temporel, tombé au spirituel dans les pires désordres, le monastère du Val-Profond avait été relevé par Anne de Bretagne qui, vers la fin de sa vie, y avait fait introduire la réforme d'Etienne Poncher par des religieuses de Chelles. De cette époque semble dater son nouveau titre de Val-de-Grâce, qui lui est déjà donné sous François Ier (1515).

C'est à la sollicitude d'une autre reine de France que le Val-de-Grâce, un siècle plus tard, allait devoir l'éclat de son nom. Anne d'Autriche, petite reine mariée à treize ans et négligée, dès le lendemain de ses noces, par le singulier époux qu'était Louis XIII, s'était prise d'une affection très profonde pour une jeune prieuse de l'abbaye de la Ville-l'Evêque, Marguerite Veyny d'Arbouze, à qui elle procura, en octobre 1618, la crosse abbatiale du Val-Profond.

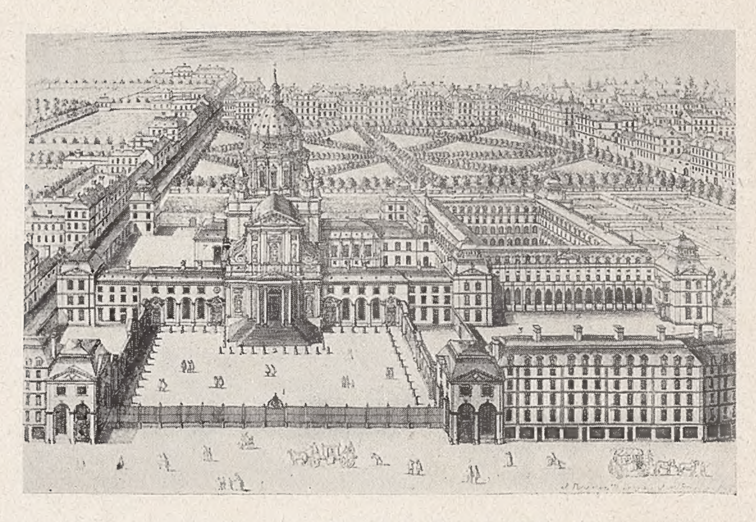
Comme le vieux monastère de Bièvres tombait en ruines, que ses murs rongés d'humidité en faisaient un lieu malsain et que sa solitude l'exposait aux incursions des malfaiteurs, Anne d'Autriche n'eut pas de peine à obtenir la translation du Val-de-Grâce dans un des fau-

bourgs de Paris, ce qui était conforme aux décisions du Concil de Trente.

Le 7 mai 1621, Michel de Marillac, le futur garde des sceaux, cousin de Marguerite d'Arbouze, achetait de la part de la reine pour la somme de 36.000 livres, un domaine du faubourg Saint-Jacques situé en face du Carmel de Notre-Dame des Champs et que l'on nommait le Fief de Valois ou le Petit-Bourbon.

Maison de campagne des Valois, au moins depuis Philippe III le Hardi (1270), cette châtellenie, si l'on en croit La Barre, l'historien de Corbeil, était passée dans la Maison de Bourbon, peu après 1385, par suite d'un échange de domaines effectué entre la reine Isabeau de Bavière et le duc de Bourbon.

Ce Fief de Bourbon, ou Petit-Bourbon comme on le nomma depuis lors, comprenait trois corps d'hôtel sis sur l'emplacement actuel du Val-de-Grâce et environnés de terrains, vignes ou labours, qui correspondent aux



Le Monastère Royal du Val-de-Grâce
Gravure du XVIIe siècle (Musée du Val-de-Grâce)



Façade de l'Abbaye Royale du Val-de-Grâce
Gravure du XVIIe siècle (Musée du Val-de-Grâce)

jardins de notre hôpital. Au XVe siècle, ce manoir, déjà fort délabré, est loué à bail à divers personnages puis, en 1523, il est confisqué avec les autres biens du Connétable Charles de Bourbon, après la trahison de ce dernier.

Louise de Savoie obtint de son fils, François Ier, ce fief qui, désormais, relèvera de la couronne et, selon la coutume féodale, continuera à « mouvoir de la grosse Tour du Louvre »; bien que la reine mère en ait fait don, en 1527, à Jean Chapelain, médecin du Roi.

Durant un siècle encore, le Petit-Bourbon, loué par les héritiers de Chapelain, va passer de main en main et poursuivre son étrange destinée. La tradition veut qu'en 1589, Henri de Navarre, lors de son premier coup de main sur Paris, surprit le 1er novembre le faubourg Saint-

Jacques et que le futur Henri IV dormit quelques heures sur un lit de paille au Petit-Bourbon.

Le 10 novembre 1611, le Père de Bérulle s'installa dans la même demeure et y fonda cette Congrégation de l'Oratoire qui devait plus tard compter dans son sein Malebranche et Massillon. Saint Vincent de Paul y fut son hôte quelques mois avant d'être nommé curé de Clichy. Alors déjà, les carrosses de la cour franchirent les portes du Petit-Bourbon, lorsque la vieille chapelle des Valois fut ouverte, en août 1615, aux offices publics par ceux que les Parisiens devaient appeler les Pères aux beaux chants. Puis, les Oratoriens quittent ces lieux en 1616 pour l'hôtel du Bouchage, situé faubourg Saint-Honoré. En 1619, l'antique demeure royale, déchue, servait d'asile aux pauvres vagabonds de Paris.

Telle était la Maison dont les Bénédictines du Val-Profond de Bièvres prenaient solennellement possession le 20 septembre 1621.

Le lieu était fort bien choisi. Situé hors les murs de Paris que jalonne à peu près notre rue Soufflot actuelle, planté de vignes et de jardins, échelonné sur l'antique voie romaine de Lutèce à Orléans, devenue au moyen âge le grand chemin de pélerinage vers Saint-Jacques de Compostelle, le faubourg Saint-Jacques, un des plus sains de Paris, est déjà peuplé de couvents et s'apprête à devenir, suivant l'expression d'André Hallays « le foyer de la vie spirituelle du XVIIe siècle ». Il y a là : les Capucins, sur l'actuel emplacement de l'Hôpital Cochin, le Carmel de Notre-Dame des Champs (entre la rue Saint-Jacques et la rue Denfert-Rochereau), les Ursulines, dont on construit alors le couvent (rue Gay-Lussac), le Séminaire Saint-Magloire, près de Saint-Jacques du Haut-Pas. Et bientôt vont s'y fixer les Feuillantines (1622), les religieuses de la Visitation (1626), Port-Royal de Ville (1625), dont les bâtiments abritent aujourd'hui la Maternité.

Les Bénédictines du Val-de-Grâce, trop à l'étroit dans l'ancien berceau de l'Oratoire, durent bientôt agrandir

leur nouveau domaine. Le 3 juillet 1624, Anne d'Autriche posa la première pierre des constructions. On bâtit une église, on édifia de nouveaux locaux, on parfit la clôture.



Vue des Jardins de l'Abbaye du Val-de-Grâce
Gravure du XVIIe siècle (Musée du Val-de-Grâce)

Désormais, le monastère parisien du Val-de-Grâce était définitivement constitué.

La jeune reine en était non seulement la fondatrice, mais l'amie la plus assidue. Dès cette époque, elle y vient au moins deux fois par semaine, y dine parfois avec les religieuses, y passe plusieurs jours à l'approche des fêtes.

Elle y est attirée par la tendre affection qu'elle nourrit pour l'abbesse Marguerite d'Arbouze, par sa dévotion encore, mais bientôt aussi par un intérêt politique. Entraînée par son intrigante amie, la duchesse de Chevreuse, Anne d'Autriche entre dans toutes les cabales du parti de l'opposition, hostile à la politique de Richelieu.

Du Val-de-Grâce, asile plus discret que le Louvre, elle correspond avec l'étranger : avec l'Escurial, la Cour de Londres, la Maison de Lorraine, avec son frère le Cardinal-infant dans les Flandres. C'est alors qu'éclate, en 1637, l'Affaire dite du Val-de-Grâce. Richelieu, mis au courant des agissement de son ennemie, fait perquisitionner dans le couvent de la rue Saint-Jacques, jusque dans les appartements royaux. Si les documents les plus compromettants ont pu être mis en sûreté, on trouve dans les lettres saisies de quoi justifier les soupçons. Pressée, Anne fait des aveux, doit les signer, n'obtient de Louis XIII qu'un pardon méprisant accordé au prix des conditions les plus dures et se voit fermer les portes du Val-de-Grâce.

La situation de la reine se trouvait alors d'autant plus ébranlée qu'après vingt et un ans de mariage, le couple royal était sans héritier. Bien que la réconciliation qui suivit l'affaire de 1637 manquât de cordialité, Anne d'Autriche dut se rapprocher de Louis XIII. Elle fit le vœu d'édifier au Val-de-Grâce un monastère et une église superbes, si la France obtenait un dauphin.

Le 5 septembre 1638, un fils lui naissait, qui devait régner sous le nom de Louis XIV. Dès lors, les événements se précipitent. Richelieu meurt en 1642. Louis XIII en 1643. La reine devient régente et maîtresse des finances du royaume. Le moment est venu où elle peut s'acquitter de son vœu.

François Mansart, architecte de la couronne, fournit les plans d'une église et d'un monastère vraiment somptueux.

Le 1er avril 1645, le petit roi Louis XIV, âgé de sept ans, pose en grande solennité la première pierre de

l'église et, le 27 avril 1655, son frère Philippe, duc d'Anjou, pose celle du nouveau monastère de Mansart. Les deux monuments seront à peine achevés lorsque Anne d'Autriche mourra, le 20 janvier 1666, mais au cours de ces vingt années, la reine n'aura cessé d'être la plus fidèle habituée du Val-de-Grâce.

Elle y avait ses appartements. Elle y recevait tous les Grands. Les têtes couronnées de l'Europe ne venaient point à Paris sans aller admirer l'abbaye royale du faubourg Saint-Jacques. Louis XIV y fit de nombreuses visites, sans jamais y poursuivre Louise de Lavallière comme le veut une absurde légende.

Mazarin y fréquenta, bien qu'il n'aimât point le Val-de-Grâce, devenu pour la seconde fois un centre d'opposition sous la Régence, celui du parti des dévots, hostile à sa politique et mécontent de l'intimité qui l'unissait à la reine. Trois des nièces du Cardinal furent pensionnaires dans ce monastère. Henriette de France, reine d'Angleterre, accompagnée du duc d'York, y conduisit le roi, son fils, en 1651. La princesse d'Orange, la reine Christine de Suède, Marie de Gonzague, reine de Pologne, y furent aussi reçues en grande pompe. Par contre, Don Juan d'Autriche y vint incognito en 1659, pour négocier secrètement le mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne; et, lorsque la jeune reine Marie-Thérèse d'Autriche fit son entrée à Paris, elle ne manqua pas de s'arrêter, par égard pour la reine mère, dans ce Val-de-Grâce, placé sur le chemin de Compostelle, par lequel deux infantes, en moins de cinquante ans, étaient venues partager le trône de France.

Anne d'Autriche avait toujours caressé le projet de se retirer définitivement au Val-de-Grâce. Elle n'eut même pas la consolation d'y finir ses jours. Sur le point de succomber au cancer du sein qui la minait, elle fut transportée en litière de Saint-Germain à sa chère abbaye du faubourg Saint-Jacques. Mais l'éloignement de cette retraite suburbaine fit désirer son retour à Paris, et c'est au Louvre qu'elle devait, peut après, mourir.

Ainsi, durant près d'un demi-siècle, le Val-de-Grâce connut-il, grâce à l'affection de sa fondatrice, une faveur qu'aucune autre abbaye ne lui peut disputer. Mais il ne fut pas seulement un pied-à-terre royal, ni un centre d'intrigue politique. Au point de vue religieux, il joua un rôle de quelque importance dans ce vaste mouvement de réforme qui marque l'histoire des ordres monastiques, au début du XVII[e] siècle. C'est avec raison qu'Henri Brémond, dans sa belle Histoire littéraire du sentiment religieux en France, a pu consacrer tout un chapitre à Marguerite Veyny d'Arbouze, qu'il range parmi les grandes mystiques de cette époque. Les Constitutions, que cette femme, d'une intelligence supérieure, sut donner à son couvent, servirent de modèle à mainte autre réforme, et attirèrent au faubourg Saint-Jacques de nombreuses moniales qui vinrent y étudier les règles de cette Maison, telle cette abbesse de Remiremont, Catherine de Lorraine, fille du duc Charles III de Lorraine et de Claude de France, qui, en 1624, vint s'instruire au Val-de-Grâce durant six mois.

Au XVIII[e] siècle, le Val-de-Grâce eut une vie plus effacée. Mais la magnificence de ses constructions, les souvenirs de la reine mère pieusement conservés au monastère, la pompe des cérémonies funèbres qui s'y déroulèrent, valurent à cette abbaye, demeurée abbaye royale, un lustre tout spécial.

Le fait le plus curieux, peut-être, de l'histoire du Val-de-Grâce à cette époque, est l'attitude que prit le couvent dans la lutte des molinistes et des jansénistes, surtout sous la longue direction de l'abbesse Gabrielle du Quesnoy. La soumission à l'esprit de Port-Royal valut au monastère des difficultés qui, sous Louis XVI encore, n'étaient point apaisées; si bien que le Val-de-Grâce, en dépit des sentiments molinistes de sa fondatrice, semble avoir été un des derniers foyers de la résistance opposée par les communautés de femmes à la bulle Unigenitus.

L'ÉGLISE DU VAL DE GRACE

Cour d'entrée ou parvis. — L'entrée du Val-de-Grâce s'offre à nous dans l'état exact où elle se présentait au XVIIe siècle. Au croisement de la rue Saint-Jacques et de la rue du Val-de-Grâce — cette dernière percée, de 1797 à 1811, sur les terrains des Carmélites — une petite place en hémicycle rappelle de fort loin la place monumentale ornée de colonnades et de fontaines qu'avait projetée François Mansard. Une longue grille s'étend, tout au long de la cour d'entrée, entre deux pavillons d'aspect agréable, construits peu après la mort d'Anne d'Autriche et dont l'un, celui de droite, a été à peu près respecté, alors que le pavillon de gauche a été surélevé et odieusement mutilé.

Les deux faces latérales du parvis sont occupées par un mur d'ordre dorique, creusé de niches qui semblent n'avoir jamais reçu leurs statues; elles sont ornées de fausses portes à colonnes demi-engagées et à fronton, percées enfin d'une porte centrale donnant accès à une petite cour rectangulaire. La porte de gauche située derrière la statue médiocre de Dominique Larrey (par David d'Angers, 1850) a été fermée. Elle s'ouvrait sur une cour bordée de maisons appartenant aux religieuses et louées à leur profit. La porte de droite, aujourd'hui entrée de l'Ecole du Val-de-Grâce, s'ouvrait dans une cour dite cour des séculiers, qui constituait l'entrée de service du monastère.

Le côté Est, ou mur du fond du parvis, est occupé par la façade principale de l'Eglise, flanquée de deux corps de bâtiments. Le bâtiment de gauche, actuellement Hôtel de la Direction du Val-de-Grâce, servit de logement aux ecclésiastiques attachés au couvent puis, durant le XVIIIe siècle, il fut loué à des pensionnaires de marque jouissant de la faveur d'un accès particulier dans l'église.

Le bâtiment de droite offrait la porte d'entrée du monastère.

Murs latéraux et façades forment un ensemble décoratif harmonieux, très heureusement lié à l'édifice religieux qu'ils encadrent. Sur les frontons, comme sur la grande porte de la grille, se lisent les chiffres entrelacés A.L. (Anne-Louis), surmontés de la couronne fermée. Ce signe de la protection royale est maintes fois répété sur les murs de l'abbaye.

Les architectes de l'église. — Avant d'arborder la description de l'église, je dois dire quelques mots de ses constructeurs.

L'église du Val-de-Grâce s'élève sur l'emplacement de celle beaucoup plus modeste, qui avait été bâtie en 1624, lors de l'agrandissement du premier monastère installé dans le Petit-Bourbon. Les plans de l'église actuelle furent fournis par François Mansart, l'oncle de Jules Hardouin Mansart qui construisit Versailles.

On entreprit les fouilles le 21 février 1645. Les fondations furent péniblement établies. Le Val-de-Grâce, en effet, est situé sur des carrières qui, à ce niveau, comptent jusqu'à trois ateliers superposés. Il fallut creuser très profondément pour trouver une résistance satisfaisante, forer des puits et fonder des piles de maçonnerie. Un siècle plus tard, Soufflot devait apprendre à ses dépens le danger de pareilles fondations en élevant, sur des carrières voisines, l'église Sainte-Geneviève, aujourd'hui le Panthéon.

Il semble que l'on n'ait pas assez tenu compte à Mansart de ces difficultés, des longs délais qu'elles exigèrent, des sommes importantes qu'elles engloutirent. Esprit entier et sans souplesse, Mansart ne se prêta point à une réduction de son plan primitif qui lui aurait été demandé dans un but d'économie. Il aurait même, à son accoutumée, entendu modifier à sa guise son projet, au cours de l'exécution. On lui retira la direction des travaux,



L'Eglise du Val-de-Grâce
Vue actuelle

alors que les murs s'élevaient environ à trois mètres du sol.

Jacques Le Mercier lui succéda. Il suivit, dans l'ensemble, les plans de F. Mansart, auxquels il ajouta pourtant la disposition actuelle de la gracieuse chapelle du Saint-Sacrement. Le Mercier éleva les murs de l'église

jusqu'à hauteur de la corniche de la nef. On était en 1651. La Fronde vint interrompre les travaux. Lorsqu'on les reprit, en 1654, Le Mercier venait de mourir et c'est Pierre Le Muet qui prit la direction des constructions.

Homme d'expérience, déjà familiarisé avec ce chantier où il avait travaillé, comme conducteur des travaux, sous la direction de Mansart et de Le Mercier, mais artiste sans grand talent, Le Muet se vit bientôt adjoindre Gabriel Le Duc, jeune architecte qui revenait de Rome avec une réputation justifiée et qui acheva l'église sur ses propres dessins, tout en respectant l'ensemble du plan primitif.

Le Duc mérite de voir son nom étroitement uni à celui de Mansart dans l'histoire de l'église du Val-de-Grâce. Il a apporté à la construction de cet édifice, une note très personnelle, non seulement dans la partie supérieure du monument et dans l'architecture des trois façades de la cour d'entrée, mais encore dans la décoration intérieure de l'église, ainsi que nous le verrons bientôt.

Caractère architectural de l'église. — On reproche communément à l'église du Val-de-Grâce d'être un monument italien, d'aucuns disent une copie, par tels de ses détails, de Saint-Pierre de Rome. Ce reproche, ainsi exprimé, n'est pas justifié.

Certes, l'église du Val-de-Grâce est conçue dans le goût des monuments religieux du XVII[e] siècle, uniformément inspirés de ce style dit baroque ou jésuite, importé d'Italie à la fin de la Renaissance et dont l'église de Gesu, à Rome, nous offre le prototype.

On y reconnaît évidemment cet art officiel, qui fait alors fureur en France, inspiré tout entier des ordres antiques, vus à travers une traduction italienne et transporté sous notre ciel sans grand souci de l'adaptation à notre culte, à notre climat et à nos mœurs.

Ceci dit, et cette réserve faite qu'un architecte du XVII[e] siècle ne pouvait puiser ailleurs son inspiration, il

est temps de convenir que Mansart, Le Mercier et Le Duc, pour romanistes qu'ils se soient montrés dans le sens des traditions héritées de Vignole et de Della Porta, ont néanmoins traité le Val-de-Grâce dans une manière qui n'exclut pas tout mérite d'originalité.

Sans doute les sent-on obsédés par le souvenir de Saint-Pierre de Rome, comme on sent que Mignard, en peignant la coupole du Val-de-Grâce, n'a pu chasser de son esprit les réminiscences de Raphaël, du Dominiquin et du Guide, mais, dans nul monument religieux de l'époque, on n'a l'impression aussi nette d'un effort constant en vue d'innover, de donner à un style conventionnel une forme personnelle, affranchie des excès du baroque ultramontain et parfois renouée aux traditions de notre art français du moyen âge. Ces tendances s'affirment ici, aussi bien dans le goût de la mesure qui a notamment présidé à l'élévation de la façade postérieure de l'église, que dans le choix des détails, tels ces motifs décoratifs d'un dessin si pur, inattendu dans la sévérité d'un milieu claustral.

Il n'est point un plagiaire, l'architecte qui, rompant avec les traditions monastiques a, dans un besoin d'air et de lumière, hardiment éloigné le cloître de sa chapelle, et qui, témoignant d'un sens pratique étonnant, partout exprimé dans le Val-de-Grâce a su pousser, jusqu'aux points les plus éloignés de l'église, des ramifications de la clôture.

Un tel édifice, vraiment, n'est point une copie servile, il porte la marque du génie français.

Façade principale. — La façade principale, sur la cour d'entrée, est certainement la partie la moins originale du monument.

Le portique, œuvre de Le Muet, est flanqué de quatre colonnes d'ordre corinthien. Le fronton s'orne des chiffres royaux, avec la couronne fermée et les palmes symboliques. Au-dessous, la frise de l'entablement porte, en

lettres d'or, cette inscription composée, comme toutes celles du Val-de-Grâce, par Quinet :

Jesu nascenti virginique matri

(à Jésus naissant et à la Vierge mère)

première allusion à cette Nativité qu'entend honorer l'église tout en rappelant l'autre naissance, celle de l'Enfant-Roi.

A droite et à gauche du péristyle, se détachent dans des niches, les statues des deux fondateurs de l'ordre : Saint Benoît et sa sœur Sainte Scholastique, copies des statues en marbre sculptées par François Anguier et enlevées sous la Révolution.

Au-dessus du portique s'élève un second ordre, celui-ci composite. Des statues occupaient, au XVIIe siècle, les niches situés entre les colonnes, ainsi que les deux angles de la corniche placée auprès des consoles renversées. Un second fronton termine cet ordre. Le tympan en était autrefois décoré par les armes de France et d'Autriche, que soutenaient deux anges, sculptés par François Anguier ou par son élève Thomas Regnauldin. Ces anges se voient toujours, mais l'écusson, remplacé en 1792 par les symboles de la Liberté et de l'Egalité, est aujourd'hui devenu un cadran d'horloge. Quant au dôme, que l'on ne peut découvrir de cet emplacement, nous nous réservons de le décrire plus loin, parvenus à un lieu propice. Gravissons donc les seize degrés du perron et, avant de pénétrer dans l'édifice, remarquons en passant deux figures d'anges sculptées au-dessus de la porte par Philippe Buyster, de chaque côté d'une croix, ainsi que les deux magnifiques battants de cette porte où les fleurs de lis et les chiffres royaux sont délicatement sculptés en plein bois.

La nef. — La décoration intérieure de l'église est d'ordre corinthien. Les chapiteaux des pilastres, inspirés de l'ordre intérieur du Panthéon de Rome, ont été

sculptés par Philippe Buyster, avec une perfection remarquable de dessin et d'exécution. Ces pilastres à cannelures soutiennent une corniche qui, dans le dessin de Mansart, devait être surélevée d'une attique supportant la voûte. Il ne paraît pas que cette dernière eut gagné à être haussée sur un acrotère, et la modification apportée par Le Duc ne semble en rien fâcheuse. Si l'on songe que c'est au même architecte que nous devons les détails et l'ensemble de l'ornementation de la nef, on conçoit que certains lui aient fait le reproche plus grave d'en avoir surchargé la dérocation, confiée au ciseau de Michel Anguier.

L'originalité des motifs décoratifs rachète pourtant leur profusion. Nous ne voyons point ici ces caissons uniformes si fréquents dans les voûtes de l'époque. Les trois travées que découpent, d'une façon tout artificielle, dans le berceau de la nef des nervures d'arcs doubleaux, sont ornés de médaillons reliés par de gracieux entrelacs. Dans ces médaillons principaux, Michel Anguier a sculpté les têtes de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, de Sainte Anne, de Saint Joachim, de Sainte Elisabeth et de Saint Zacharie. Des anges, tenant des objets symboliques, des fleurs imitant la nature, des rosaces librement traitées et toutes d'un dessin varié, égaient ainsi que dans une tapisserie, cette véritable tenture de pierre.

Il nous faut insister sur cette flore originale de l'église du Val-de-Grâce qui, dans tant de motifs décoratifs : rosaces, médaillons, consoles de corniches, rappelle beaucoup plus la tradition du moyen âge que la froideur poncive des ornements néo-classiques. Et ceci nous amène à dire quelques mots de la symbolique du Val-de-Grâce, telle qu'elle a été traitée par l'artiste, notamment aux arcades des chapelles du chœur.

Ici, comme sur les frontons du monastère, nous assistons à une floraison de sujets symboliques, intelligibles pour les seuls initiés et qu'il vous sera loisible de contempler en détail. Le myrte signifie l'amour; le coq, la

vigilance; l'olivier est un symbole de paix intérieure; la cigogne ou le pélican, emblèmes du dévouement maternel et de la piété filiale expriment, plus discrètement, les sentiments témoignés par la Reine à l'égard de ses filles spirituelles du faubourg Saint-Jacques. Il est permis de supposer que, dans une époque aussi peu mystique que l'était le XVIIe siècle, les « hiéroglyphes » du Val-de-Grâce, comme les nomme le manuscrit laissé par une religieuse, rappellent une action personnelle d'Anne d'Autriche, issue d'un roi et d'une reine mystiques, et qui devait avoir un goût particulier pour ces sortes de symboles certainement familiers à sa grande amie, l'abbesse Marguerite d'Arbouze.

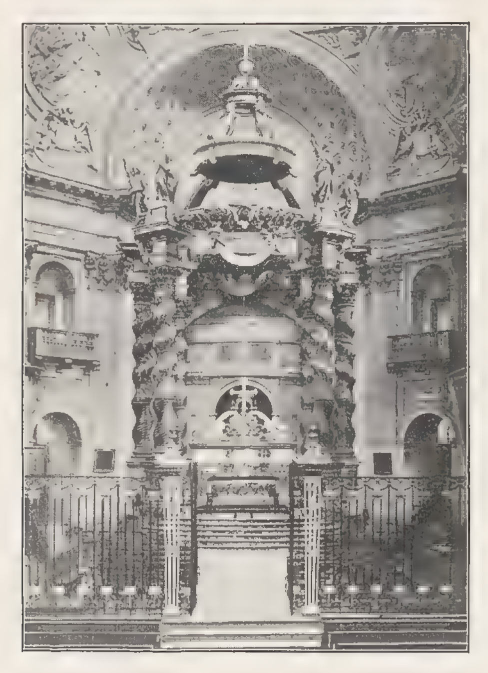
Les bas-côtés de la nef donnent accès par trois arcades à des chapelles latérales qui n'ont jamais été achevées et qui devaient être dédiées aux saints et saintes couronnés. Au nord (côté gauche de la nef), les chapelles de Saint Canut, roi de Danemark, de Sainte Bathilde, reine de France, et de Saint Eric, roi de Suède. Au sud, (côté droit), celles de Sainte Clothilde, de Saint Louis et de Sainte Radegonde, qui portèrent la couronne de France. Ces arcades sont ornées d'un fronton, sculpté par Michel Anguier, où sont représentés, sous des figures allégoriques, les attributs de la Vierge, que reproduit également le fronton des deux grandes chapelles du chœur.

Le chœur. — Lorsque l'on franchit la grille en fer forgé qui sépare la nef du chœur et qui marque le premier degré de la clôture, les regards s'élèvent naturellement vers le dôme d'où ruisselle une belle lumière répandue par seize fenêtres. L'œil s'habitue alors à l'imprécision des lointains et discerne dans toute sa beauté, l'immense fresque peinte sur la coupole par Pierre Mignard en 1663.

C'est une « Gloire », c'est-à-dire une représentation du ciel avec Dieu, les saints, les bienheureux, les anges. Au premier plan, dans la partie gauche du chœur, la reine Anne d'Autriche, conduite par Saint-Louis, soute-

nue par Sainte Anne, offre à Dieu l'église du Val-de-Grâce dont elle tient un modèle entre ses mains.

Cette peinture, qui compte plus de deux cents figures dont certaines ont jusqu'à cinq mètres et demi de hauteur et qui occupe toute l'étendue d'une coupole mesu-



Eglise du Val-de-Grâce
Le Chœur

rant cinquante mètres de circonférence, est une des plus grandes fresques connues. Mignard l'a composée en treize mois, mais cette précipitation l'a conduit à user de quelques retouches au pastel qui ont, avec le temps, perdu de leur coloris.

L'œuvre reste néanmoins saisissante, ce chef-d'œuvre de l'art français du XVIIe siècle a été chanté par Molière dans un de ses poèmes : La Gloire du Val-de-Grâce (1669) ; il eût à l'époque, un succès retentissant et recueillit jusqu'aux suffrages de l'envieux Bernin. Il est regrettable de le voir aussi oublié de nos jours.

Le dôme est soutenu par quatre grands arcs doubleaux entre lesquels sont sculptés des médaillons, œuvre de Michel Anguier, représentant les quatre évangélistes, ainsi que des écussons, soutenus par des anges, où Philippe Buyster a gravé les armes de la reine et du monastère. Les fleurs de lis de ces écussons ont été enlevées sous la Révolution. Au-dessous de ces pendentifs, des balcons dorés servent de tribunes et surplombent l'ouverture de quatre petites chapelles ogivales.

Les faces latérales du chœur sont occupées par deux grandes chapelles, précédées d'admirables grilles en fer forgé et doré, indiquant que ces lieux font partie de la clôture.

La chapelle de droite, en effet, n'est autre que l'ancien chœur des religieuses, où les Bénédictines assistaient aux offices. Une cloison, élevée au XIXe siècle, en restreint aujourd'hui considérablement l'étendue et ne permet plus de gagner directement le cloître en passant par l'arrière-chœur.

La chapelle de gauche, dédiée à Sainte-Anne et dans laquelle on peut voir aujourd'hui les orgues venues du Panthéon, est remarquable par la destination qui lui a été donnée aux XVIIe et XVIIIe siècles.

C'est là, en effet, que furent conservés les cœurs des princes et princesses de la maison royale de France, depuis celui de la petite Anne-Elisabeth, fille aînée de Louis XIV, décédée le 30 décembre 1662 à l'âge de quarante-trois jours, jusqu'à celui du dauphin Louis-Joseph-Xavier, premier fils de Louis XVI, mort à Meudon le 4 juin 1789, âgé de sept ans.

Trente-six cœurs furent ainsi apportés au Val-de-Grâce d'abord, avec une pompe toute particulière dont Saint-Simon nous a laissé le cérémonial, puis plus simplement dans la suite. Il faut y joindre, à dater de 1694, les corps de neuf princes ou princesses de la famille d'Orléans, qui n'avaient plus droit à la sépulture royale de Saint-Denis. Le Val-de-Grâce reçut les cœurs des deux reines Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, mais le cœur d'aucun roi n'y fut déposé, pas même ceux de Louis XIII et de Louis XIV, contrairement à ce que l'on a souvent affirmé.

Ces cœurs, après avoir été embaumés et enfermés dans une double enveloppe de plomb et de vermeil, furent déposés à partir de 1663 dans une des petites chapelles ogivales du chœur, la chapelle de Sainte Scholastique. De là, on les transporta, par ordre de Louis XIV, dans la chapelle de Sainte-Anne en 1676. Ce lieu était entièrement tendu de noir. Les cœurs reposaient dans un catafalque splendidement orné et écussonné aux armes de France-Autriche. En 1696, seuls, les cœurs d'Anne d'Autriche et de Philippe d'Orléans, son fils, furent laissés à cette place; les autres furent descendus dans la crypte située au-dessous de la chapelle. On voit encore aujourd'hui dans cette crypte les tables de pierre sur lesquelles reposaient les cercueils des princes d'Orléans, et l'armoire de marbre fermée d'une grille, dans laquelle étaient placés les cœurs. Mais toutes ces dépouilles ont été dispersées sous la Révolution et les enveloppes des cœurs fondues à la monnaie. Il ne reste aujourd'hui qu'un seul cœur déposé ici en 1854, celui du baron J.-D. Larrey, chirurgien en chef des armées impériales.

Le maître-autel, qu'il nous reste à décrire, se rapporte, suivant le désir d'Anne d'Autriche, à la Nativité, non seulement parce que le monastère du Val-de-Grâce, même avant sa translation, était dédié à Notre-Dame de la Crèche, mais parce que c'est à la naissance de Louis XIV que ce temple doit son origine.

Au-dessus du groupe en marbre représentant la Vierge et Saint Joseph penchés sur Jésus, s'élève, rappelant l'étable, la riche charpente d'un baldaquin soutenu par six colonnes torses en marbre de Barbançon et orné de festons, de branches de palmiers, d'anges tenant des encensoirs.

L'œuvre est emphatique, si visiblement inspirée du baldaquin de Saint-Pierre de Rome qu'on l'a souvent attribuée au Bernin. La vérité est que le Bernin, lors de son voyage en France, en 1665, fut invité à fournir un dessin pour cet autel. Mais son projet ne fut pas accepté, non plus que celui qu'avait établi Mignard. C'est Gabriel Le Duc, seul, qui dessina l'ensemble. Philippe Buyster sculpta les colonnes, piédestaux, frises et corniches du baldaquin. Quant au groupe en marbre de la Nativité, qui est généralement attribué à François Anguier, il est l'œuvre de son frère, Michel Anguier, l'académicien. François sculpta le bas-relief de l'autel représentant une descente de croix.

Cet autel fut détruit en 1793. Le groupe de la Nativité et le bas-relief furent transportés par Alexandre Lenoir dans le couvent des Petits-Augustins (aujourd'hui Ecole des Beaux-Arts) qui recueillit pendant la Révolution les œuvres d'art de nombreux monuments parisiens. Nous ignorons ce qu'est devenu le bas-relief, mais l'histoire du groupe nous est connue. Lorsque ces œuvres furent restituées, sous le Premier Empire, aux édifices religieux, l'Eglise du Val-de-Grâce n'était pas encore rendue au culte et l'œuvre d'Anguier fut donnée à l'Eglise Saint-Roch dont elle orne toujours la chapelle placée au fond de l'abside. Les trois pièces de marbre qui figurent aujourd'hui sur l'autel du Val-de-Grâce sont une copie de l'original, exécutée en 1870 sur l'ordre de Napoléon III, lorsque l'on reconstitua ce maître-autel, sous l'habile direction de Ruprich Robert.

Le Bernin reprocha vivement à Le Duc l'emplacement de l'autel. Il l'aurait voulu au milieu du chœur, sous le

dôme. On a aussi critiqué la forme convexe que dessine l'abside dans le fond du chœur. Ces dispositions ont leur raison d'être. L'autel, en effet, est à double face. On y pouvait dire la messe, sur la face postérieure, pour les religieuses réunies, les jours de communion, dans la chapelle du Saint-Sacrement. C'est l'abside de cette chapelle qui fait saillie dans celle de l'église, dessinant hardiment un pavillon en marbre rouge de Flandre qui souligne le rapport des deux sanctuaires Au centre de ce pavillon est une grille percée d'un guichet par où le prêtre donnait la communion aux Bénédictines.

Il y a donc là, au contraire, une ingénieuse conception indiquant le caractère conventuel de l'église et annonçant déjà l'originalité du plan donné par Le Mercier à cette chapelle du Saint-Sacrement vers laquelle nous allons maintenant nous diriger.

Il nous faut, pour cela, traverser à droite du chœur, une petite chapelle ogivale qui servait d'oratoire à la reine Anne d'Autriche. Les murs de cet oratoire offrent les traces de peintures à l'huile très altérées, qui représentent des paysages traités à la manière de Poussin. Ruprich Robert avance qu'ils ont pu être peints par A. Du Fresnoy, l'ami de Mignard.

Nous voici, en sortant de cette chapelle, dans un petit corridor épousant exactement le contour extérieur de l'arrière chœur et du chœur des religieuses; conduit par maints détours, du monastère à la chapelle du Saint-Sacrement; il aboutit même au delà de celle-ci, à la chapelle Sainte-Anne où les religieuses aimaient vénérer le cœur de leur fondatrice. De la sorte, les parties les plus reculées de cette église du Val-de-Grâce, exceptionnellement éloignée du monastère et envahie par les pompes mondaines, devenaient accessibles aux moniales sans qu'elles eussent à franchir leur cloître.

Chapelle du Saint-Sacrement. — La chapelle du Saint-Sacrement est de proportions heureuses. Sa décoration

intérieure, qui rappelle celle de la nef, contraste toutefois avec la sobriété des lignes extérieures de ce gracieux monument.

Michel Anguier a sculpté les quatre médaillons d'angle représentant les principaux docteurs de l'Eglise. La voûte en cul-de-four, qui surmonte la grille placée derrière l'autel, est ornée d'une très belle peinture à l'huile: Le Christ donnant la communion aux anges, motif symbolique rappelant la destination de ce lieu.

Cette peinture, généralement attribuée à Philippe de Champaigne, a été, en réalité, exécutée par son neveu, Jean-Baptiste de Champaigne.

On a aussi attribué au premier de ces peintres le portrait de Saint Benoît qui se trouve dans le chœur de l'église, à gauche de la grande grille. Il est peu probable que cette toile provienne de la suite de peintures, représentant des scènes de la vie du saint, que Philippe de Champaigne exécuta en effet pour les appartements royaux du Val-de-Grâce.

En face de ce tableau est exposée une peinture de J.-C. Nicaise Perrin, autrefois aux Tuileries : La France, appuyée sur la Religion, consacre à Notre-Dame de Gloire les drapeaux pris à l'ennemi.

Nous ne quitterons pas l'église du Val-de-Grâce sans avoir évoqué quelques-uns de ses fastes.

La présence assidue de la Reine aux cérémonies religieuses y attirait toute la cour. Louis XIV, Monsieur, Madame, Mademoiselle y assistaient souvent aux offices, ainsi que Mazarin. On y vit Molière; Bossuet y prêcha le carême de 1663. Les ténèbres du Vendredi-Saint y furent chantées, la même année, par un chœur de 150 musiciens, en présence de Lulli. Plusieurs évêques y furent sacrés, notamment Gilbert de Veyny d'Arbouze, évêque de



Corniche de la Chapelle du Saint-Sacrement
Groupe d'anges, par Philippe Buyster

Clermont (1664) et l'abbé Dubois, le futur cardinal-ministre de la Régence, qui, assisté par Massillon, y fut sacré archevêque de Cambrai, en 1720.

LES COURS ET LES JARDINS, LE DOME DU VAL DE GRACE

Le visiteur qui, au sortir de l'église, pénètre dans l'hôpital du Val-de-Grâce en passant devant la loge du concierge suit, à peu de choses près, le chemin que l'on prenait au XVII[e] siècle pour entrer dans l'abbaye. Le corps de bâtiment qu'il traverse contenait le Tour et les parloirs. Le voici dans la première cour du monastère, cour extérieure encore à la clôture.

Il a devant lui un corps de bâtiment qui relie le cloître à l'église et qui comprend, de droite à gauche :

— un clocher octogone, autrefois terminé par une flèche et desservant par un escalier les divers étages de l'abbaye;
— l'arrière-chœur, dont le rez-de-chaussée est percé d'un passage voûté permettant aux voitures de gagner les appartements royaux;
— enfin, le chœur des religieuses, dont la façade se distingue, extérieurement, par ses quatre grandes fenêtres encadrées dans des contreforts à consoles renversées.

A gauche, la façade latérale sud de l'église se montre dégagée dans sa partie supérieure. Les motifs décoratifs méritent de retenir l'attention : urnes enflammées surmontant les contreforts, guirlandes et festons délicats tendus au-dessus des larges baies cintrées du premier ordre, entre des cartouches portant la fleur de lis et les chiffres royaux alternés.

Les deux petites constructions jumelles adossées à la partie inférieure de cette façade sont les sacristies : celle des ecclésiastiques, à droite, et celle des religieuses, à gauche. Un de ces petits corridors, antennes de la clôture, dont nous avons déjà parlé, conduit aux sacristies et dessine sa saillie à mi-flanc de ces édifices.



Facade ouest du Monastère. - Le Dôme vu de la cour Broussais.
Eau-forte du médecin colonel Brizon.

A droite de la cour, apparaît une des ailes du monastère.

La seconde cour, où nous pénétrons après avoir franchi la voûte percée sous l'arrière-chœur, nous offre la vue la plus belle du dôme et de la chapelle du Saint-Sacrement, pour peu que nous prenions du recul du côté des jardins.

Le dôme rappelle incontestablement par ses proportions, celui de Saint-Pierre de Rome. Moins austère, il nous charme par la diversité des sculptures qui en égaient le dessin : pots à feux monumentaux, enfants portant des vases enflammés, médaillons aux fleurs de lis alternant avec les chiffres A.L. couronnés, lucarnes fleurdelisées dont le relief rompt, en silhouette, la monotonie d'une coupole qui, primitivement, s'ornait de plates-bandes dorées. Les quatre angles du chœur sont surmontés de campaniles d'un dessin charmant et, plus bas, apparaissent les façades Sud et Est avec leurs frontons dont le tympan s'orne d'un écusson aux armes de France-Autriche, entouré de palmes et de festons. La plupart de ces sculptures sont de Philippe Buyster.

C'est avec raison que Ruprich Robert, signalant la beauté de l'ensemble architectural constitué par toute cette façade postérieure de l'église, lui reconnaît « un caractère vraiment ornemental et une fermeté de lignes qui en font un chef-d'œuvre ».

L'emploi systématique des formes carrées, la sobriété intentionnelle des volumes juxtaposés, le mélange très adroit des surfaces nues et des parties ornées, confèrent à cette élévation, du côté des jardins, un cachet d'une rare originalité que l'on ne trouve ni aux Invalides, ni à la Sorbonne et dont Soufflot a certainement dû s'inspirer pour son abside du Panthéon, restée très inférieure à celle du Val-de-Grâce.

Les groupes d'anges placés aux angles de la corniche de la chapelle du Saint-Sacrement ont été sculptés par Philippe Buyster.



Le Dôme et le Pavillon de l'angle nord-est.

On reconnaît enfin, courant au long du chœur des religieuses et jusqu'à la chapelle, la saillie du corridor que nous avons emprunté voici quelques instants. Ici, comme du côté des sacristies, l'architecte a su donner à ce dispositif de simple commodité un aspect qui est loin de nuire à l'harmonie de l'ensemble.

Avant de pénétrer dans le grand jardin du Val-de-Grâce, on peut remarquer, au fond de la cour qui longe la façade postérieure de l'église, un bâtiment isolé à deux étages, aujourd'hui affecté au Service de Radiothérapie, et qui était loué, au XVIIIe siècle, à quelques-unes des nombreuses pensionnaires logées au Val-de-Grâce. Ce bâtiment contient une très belle grille en fer forgé.

Les jardins qui s'étendent derrière l'hôpital offraient, au temps de l'abbaye, une superficie plus grande, aujourd'hui restreinte par les pavillons hospitaliers construits au XIXe siècle. Mais, tout comme aujourd'hui, ils étaient divisés en deux parties : un jardin à la française, avec un jet d'eau central, dont une vue d'optique conservée au Musée rend l'heureux dessin, puis, dans le fond et en contre-bas du premier, un jardin potager qu'occupent en partie le Service des Contagieux, la Buanderie et le Casernement des Infirmiers. Ces jardins s'élevaient sur l'emplacement des vignes et terres labourables du Petit-Bourbon.

LE MONASTÈRE

C'est du milieu de ce grand jardin que le visiteur peut le mieux embrasser l'aspect du monastère du Val-de-Grâce.

Les lieux n'ont pas été modifiés.

Façade principale. — La façade principale de l'abbaye construite en 1655 sur les plans de François Mansart, développe encore intacte son harmonieuse ordonnance.

L'architecte a donné tous ses soins à cette façade orientale ouverte sur les jardins et la plus familière aux hôtes de ces lieux. Les toitures sont à la Mansart. Les balcons ont conservé leur belle ferronnerie. Le fronton central s'orne d'un manteau royal éployé écussonné aux armes de France-Autriche sous la couronne fermée. Des pots à feux monumentaux, symbole de la foi, joignent leur langage mystique à celui des pélicans placés sur la corniche des pavillons d'angle, qui rappellent l'attachement affectueux de la reine pour ses filles.

Les historiens de Paris ont répété un peu à la légère, que le monastère de Mansart s'élève sur les ruines, préalablement rasées, du Petit-Bourbon.

La confrontation des plans et des textes que j'ai consultés m'a conduit à penser que l'architecte de 1624 a

plutôt englobé dans ses constructions une partie des bâtiments gothiques du fief de Valois ou Petit-Bourbon, et que Mansart, dans la suite, aligna le quadrilatère de son cloître sur les bâtiments en équerre déjà existants. D'aucuns ont repoussé cette conception sous prétexte que le plan général se montre trop plein d'unité. Le grand mérite de Mansart, au contraire, est d'avoir su donner cette apparence, tout en utilisant sagement l'œuvre de ses devanciers.

Ce souci apparaît notamment dans le soin qu'a pris Mansart de conserver le charmant petit édifice, soutenu par des colonnes à bossage, d'ordre ionique, qui précède du côté de l'église le pavillon d'angle Nord-Est. Il s'agit d'une entrée, entrée d'honneur, donnant accès aux appartements royaux. Pavillon et péristyle appartiennent à deux époques différentes. Ce portique construit dans le goût du début du XVIIe siècle est un reste du monastère antérieur à Mansart. Il ne s'ajuste pas au pavillon qu'il accote. La galerie à balustres de sa terrasse qui devait faire suite à une autre terrasse ou accéder à une porte, s'enfonce en plein mur, au-dessous d'une fenêtre. Le raccord n'est même point déguisé. Il y a donc eu manifestement un remaniement et une surélévation du pavillon auquel aboutissait le portique. La nécessité de conserver cette gracieuse construction qui porte encore l'empreinte de la fin de la Renaissance, a peut-être amené Mansart à pourvoir les quatre angles du monastère de pavillons symétriques analogues à celui qui contenait les appartements royaux.

D'autres constatations sont plus convaincantes encore. Revenons sur nos pas. Gagnons la cour située derrière l'église et arrêtons-nous au lieu même où nous avons contemplé le dôme. La façade Nord du monastère qui s'étend à notre gauche est fort curieuse à examiner. La partie droite de cette aile est occupée, à mi-hauteur de son élévation, par de hautes fenêtres ogivales encadrées



Façade principale du Monastère. Etat actuel.

entre des contreforts gothiques qui annoncent l'existence d'une salle haut-voûtée. C'est là, en effet, l'ancien chapitre des religieuses, aujourd'hui transformé en cuisines. Nous en verrons tout à l'heure la disposition intérieure. Nous aurons à constater la forme de ses voûtes qui permet d'en discuter l'origine, mais il n'en est pas moins vrai que nous nous trouvons, ici encore, en face d'un bâtiment antérieur à l'époque de Mansart et manifestement enclavé dans le plan du nouveau monastère.

L'asymétrie de la façade entraînée par la conservation de cette portion gothique trahit l'ajustement des deux constructions. Le deuxième étage est légèrement en retrait sur le rez-de-chaussée, indiquant une surélévation

de cette aile. Enfin, le corps de bâtiment qui relie le monastère à l'église est, de toute évidence, greffé sur l'ancienne bâtisse. La façon dont le clocher octogone écrase la dernière fenêtre ogivale et le peu de souci qu'apporta l'architecte à raccorder entre elles les assises de pierre formant saillie sur ces deux façades, indiquent suffisamment que Mansart ou ses successeurs ne cherchèrent même point à donner le change sur leur intention de respecter non seulement les fondations, mais les murs de certaines constructions intéressantes laissées par leurs devanciers. Ce faisant, je le répète, ils suivaient une tradition dont le XVII[e] siècle nous a laissé maint exemple.

Notre visite du monastère doit commencer par les bâtiments royaux. Il est à remarquer que ceux-ci, bien que ménagés dans l'abbaye, sur le désir de la reine et dans un esprit d'économie, étaient indépendants de la clôture.

Les carrosses de la cour pouvaient, tout comme aujourd'hui nos voitures d'ambulance, franchir les cours du dehors et s'arrêter devant le péristyle ionique, qui a déjà retenu notre attention. C'était l'entrée de la Reine.

La belle pièce carrée à laquelle il donne accès et qui occupe le rez-de-chaussée du pavillon Nord-Est, était le salon d'Anne d'Autriche. Le plafond et le pourtour étaient boisés, ornés de douze tableaux peints par Philippe de Champaigne et représentant des scènes de la vie de Saint Benoît. On y trouvait encore un lit de repos avec oreiller de soie, deux fauteuils, six pliants, deux couvertures de moquette blanche à fleurs noires, un paravent de six feuilles de drap gris. Cette pièce, après avoir été pillée sous la Révolution et odieusement utilisée par les premiers occupants de l'hôpital militaire, a été intelligemment restaurée dans son état actuel en 1865, sur les instances de la maréchale Randon. Le mobilier a été spécialement construit et les étoffes tissées sur les dessins fournis par Ruprich Robert. La cheminée, reconstituée à

l'aide de fragments de l'ancienne, est ornée des armes de la reine-mère.



Le Pavillon d'Anne d'Autriche.

Le portrait d'Anne d'Autriche est une copie, par Mme Roussel, de la toile de Simon Vouet conservée à Versailles.

Entre ce portrait et la cheminée, s'ouvrait au

XVIIe siècle, une porte aujourd'hui murée, donnant accès par un large escalier à la chambre royale située au-dessus du salon, au premier étage. Nous allons y parvenir en empruntant l'étroit passage percé dans la saillie que dessine la cage de cet escalier dans la cour voisine.

La chambre d'Anne d'Autriche sert aujourd'hui de salon aux officiers malades. A l'époque, le plafond et le pourtour étaient boisés, incrustés de tableaux peints par Philippe de Champaigne et représentant des impératrices ou des reines en réputation de sainteté. Une cassette, deux tables, six pliants, deux fauteuils en vieille moire, complétaient, avec une très modeste vaisselle de vermeil et de porcelaine, le mobilier royal.

Si tous ces souvenirs ont disparu, si les boiseries et la cheminée sont déplorablement modernes, le visiteur peut néanmoins se rendre compte de l'aspect charmant qu'avait ce lieu, où la vieille reine fut transportée peu avant sa mort, et de l'admirable vue qu'il offrait sur les jardins.

Ces appartements, desservis par l'escalier que nous connaissons, formaient un tout, isolé de la clôture. Ils communiquaient tout au moins avec celle-ci, par une porte située au rez-de-chaussée et qui est devenue le larges passages qui est entre la dépense et le grand jardin.

C'est par là que nous pénétrerons dans le cloître.

Embrassé d'un regard, le lieu apparaît empreint d'une majesté et d'un recueillement inattendus.

De larges baies vitrées, à plein cintre, inondent de lumière les galeries voutées qui décrivent un promenoir rectangulaire autour d'un préau central. Quatre portes en chêne sculpté, bien conservées, donnent encore accès au petit jardin qui a conservé son bassin mais que n'or-

nent plus les buis taillés en forme de crosse abbatiale. La façade intérieure de ce quadrilatère est d'un dessin agréable, où l'austérité claustrale n'exclut pas l'élégance des lignes. Elle nous fournit un rare exemple de l'architecture monastique du XVIIe siècle.

Au premier étage, un nouvel ordre de baies vitrées à plein cintre, répétant celui du rez-de-chaussée, éclaire une galerie voûtée qui, comme la galerie inférieure,



Le Salon d'Anne d'Autriche.

fait tout le tour du cloître. Les étroites fenêtres du deuxième étage forment, avec les larges ouvertures des deux ordres inférieurs, un contraste souligné par les légers contreforts qui reçoivent la poussée des voûtes. Ces

petites fenêtres donnent sur la « communauté » et correspondent chacune à une cellule de religieuse. La décoration des combles à la Mansart, avec leurs belles fenêtres à chapiteaux, rétablit l'harmonie de l'ensemble.

Ainsi qu'il est de coutume dans tout monastère, les locaux généraux les plus importants s'ouvrent sur le cloître.

C'est tout d'abord, à notre droite, c'est-à-dire dans l'aile Nord, la salle du chapitre, cuisine actuelle de l'hôpital. Si l'on veut bien se rappeler l'aspect gothique que vous a précédemment offert la façade extérieure, on est surpris de découvrir à cette belle salle des voûtes telles qu'on en construisait au XVIIe siècle. De part et d'autre des fenêtres ogivales, se détachent, en effet, des berceaux elliptiques surhaussés pénétrant le grand berceau principal qui est à plein cintre. Une disposition identique se voit encore dans l'ancien réfectoire des religieuses, actuellement musée anatomique que nous aurons l'occasion de voir bientôt.

Deux hypothèses permettent d'expliquer cette apparente contradiction. Ou bien nous nous trouvons en présence d'un pastiche gothique édifié tout entier au XVIIe siècle, ou bien il s'agit de bâtiments gothiques datant du fief de Valois, dont on a respecté les murs, mais dont on a remanié les voûtes au moment de l'exécution du plan de Mansart, quand il s'est agi d'aligner les étages du nouveau monastère.

J'opine, personnellement, pour cette dernière version. On ne connaît pas, à vrai dire, de pastiches gothiques dans les couvents du XVIIe siècle. Les moines, à cette époque, ont parfois, rarement, édifié ou reconstruit les églises de leur abbaye dans le goût gothique, lorsqu'ils estimaient que cette tradition médiévale était seule conforme à l'esprit du culte, mais leurs habitations claustrales étaient toujours conçues dans le style néo-clas-

sique alors adopté. L'exemple de Saint-Maixent est typique à cet égard.

Mansart, en plein XVIIe siècle, n'aurait certes point émaillé son beau monastère, de la note à la fois disparate



La Cour intérieure du Cloître.

et discrète d'un pseudo-gothique, s'il n'avait trouvé déjà debout et alignées en équerre des constructions d'un caractère architectural intéressant, d'utilisation très pratique et au demeurant si faciles à englober dans son quadrilatère. Pourquoi aurait-il limité à ces deux seules ailes une disposition du rez-de-chaussée dont auraient aussi bien pu bénéficier les vastes salles des deux autres ailes achevées sur ses plans de 1655? Et pourquoi ce soi-disant

pastiche gothique ne se rencontre-t-il précisément que dans la partie du monastère correspondant, d'après nos recherches, aux bâtiments les plus vétustes de l'abbaye ?

Mansart s'est donc vraisemblablement borné à refaire les voûtes du chapitre, comme celles du réfectoire, dans la nécessité où il se trouvait d'aligner ses étages, et il a dû naturellement refaire ces voûtes ainsi qu'il était de bon ton de les construire à son époque.

Est-ce à dire que c'est à son prédécesseur, l'architecte de 1624, que reviendrait l'initiative du fameux pastiche ? Je ne le crois pas davantage et pour les mêmes raisons, mais la chose paraît ici bien plus vraisemblable encore, lorsque l'on songe aux conditions dans lesquelles furent faites ces constructions de 1624, qui ne firent en réalité qu'agrandir le fief de Valois ou Petit-Bourbon.

Les ressources de la nouvelle abbaye étaient alors si modiques que l'abbesse, Marguerite d'Arbouze, désespère longtemps de voir aboutir les travaux. Il n'y avait pas au couvent, un quart d'écu, nous dit un de ses biographes, quand on commença de bâtir, et nous connaissons les principaux donateurs dont les offrandes permirent d'achever le monastère.

Peut-on admettre, dès lors, que la première tâche des constructeurs ait été d'abattre le vieux manoir des Valois, maison de plaisance des rois de France composée de trois corps d'hôtel, dont un inventaire du XVe siècle ne nous cache pas l'importance. Le doute n'est même pas permis. Les Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire nous apprennent en effet qu'en 1647, c'est-à-dire à une date où la première église du couvent était démolie, et où l'église actuelle construite sur son emplacement s'élevait à peine du sol, un Oratorien prêcha « dans la chapelle du Petit-Bourbon qui servait alors

d'église au Val-de-Grâce ». Voilà donc la preuve que des bâtiments gothiques du fief de Valois subsistaient encore au Val-de-Grâce au milieu du XVIIe siècle.

Je me suis même demandé si la salle capitulaire que



Galerie historique du Cloître.
Galerie ouest.

nous contemplons en ce moment n'a pas utilisé les murs de la chapelle du Petit-Bourbon. Les dimensions et l'emplacement du chapitre ne rendent pas la chose impossible, d'autant que la galerie du cloître qui longe cette salle était, au XVIIIe siècle encore, pavée de dalles mortuaires attestant que les cœurs, entrailles ou corps de Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur, de Philippe

de Bourges, du marquis de Coislin, de Bénédicte de Gonzague et autres personnages de qualité, avaient été inhumés en ce lieu précis, où nous sommes pour l'instant arrêtés.

Les considérations qui précèdent n'étaient point inutiles, j'ai cru qu'elles tentaient de nous retenir moins pour l'attrait de pure curiosité qui nous fait rechercher l'origine première de ce lieu, que pour l'intéressant problème architectural dont la solution nous est ici proposée.

Il est regrettable, enfin, que cette belle salle du chapitre ait reçu, de nos jours, une utilisation aussi modeste. On devine sans peine l'aspect majestueux qu'elle devait avoir lorsque, sous ces hautes voûtes, les murs entièrement boisés s'ornaient des portraits de la famille royale et de la Maison d'Orléans, dominant les rangées de stalles et le siège abbatial.

Il nous faut, maintenant, poursuivre notre promenade dans le cloître. La galerie qui fait suite à la précédente, du côté Ouest, est aujourd'hui décorée par des bustes de médecins militaires célèbres. Des plaques murales, entretenues par une pieuse tradition, portent gravées les noms des médecins de l'armée tués au combat ou morts de maladies contagieuses au cours des campagnes de 1793 à 1918.

Une belle porte en bois sculpté, que l'on peut voir au centre de cette galerie mais qui, au XVII[e] siècle, s'ouvrait un peu plus à droite, vers l'église, donnait accès au réfectoire et aux cuisines des religieuses.

L'entrée d'honneur du Musée du Val-de-Grâce (Archives et Documents de Guerre) devant laquelle nous passons ensuite, est une des rares portes modernes du cloître. Il n'y avait là, jadis, qu'une arcade donnant libre entrée dans le grand vestibule que nous aurons l'occasion de visiter bientôt.

L'aile suivante, aujourd'hui occupée par la Pharmacie de l'hôpital, était déjà dévolue à l'apothicairerie; celle enfin, qui longe les jardins, contenait deux grandes pièces dont l'une était affectée à la lingerie du culte.

Sortons du cloître par l'angle Nord-Ouest, du côté de l'église. Nous trouvons aussitôt, à notre droite, un bel escalier de pierres à balustres Louis XIII qui conduit aujourd'hui à la 3e Division de Blessés. Le vestibule du rez-de-chaussée, où une plaque murale rappelle la fondation de l'hôpital militaire, avait plus bel aspect au XVIIe siècle. Dégagé des laides cloisons qui le déparent, il donnait accès au chapitre par un large passage à double rangée de piliers dont on n'aperçoit plus que les voûtes.

Quant à l'escalier que nous allons maintenant gravir, il aboutissait au premier étage à un vestibule spacieux qui était le grand carrefour de l'abbaye. Il est profondément regrettable que la partie la plus intéressante de ce vestibule nous soit aujourd'hui masquée par une cloison sans laquelle nous pourrions communiquer directement avec la galerie-promenoir du cloître.

De ce même vestibule, on pouvait gagner les étages supérieurs du monastère, notamment la communauté, par l'escalier du clocher octogone. On pouvait aussi entrer de plain-pied dans le chœur des religieuses.

Empruntons ce passage. Nous voici d'abord dans l'arrière-chœur d'où se détachent à droite et à gauche, les petites galeries latérales que nous avons déjà décrites et qui desservent certains locaux de l'église. Puis, une belle porte, en bois sculpté, fort bien conservée, donnait accès au chœur des Bénédictines.

N'oublions pas qu'une cloison en masque la partie antérieure ouverte sur l'église et, par suite, en restreint l'étendue, tout en nous cachant la superbe grille que nous avons admirée, lors de notre visite à ce monument.

La Basse-Cour. — En redescendant l'escalier de pierre et en contournant l'angle Nord-Ouest du monastère, nous pénétrons dans la cour de l'Ecole, dite aujourd'hui Cour Broussais et, au XVIIe siècle, Basse-cour, car elle groupait les communs de l'abbaye.

Cet emplacement est un des plus anciens du Val-de-Grâce, il correspond à l'assiette des principaux bâtiments du Petit-Bourbon.

Les regards se portent, tout d'abord, sur la façade ouest du monastère qui rappelle, avec ses contreforts gothiques et ses fenêtres ogivales, la salle du chapitre sur laquelle nous nous sommes longuement étendus. L'aspect intérieur est analogue. Mêmes voûtes bien que les arêtes barlongues en soient moins accusées, mêmes fenêtres, sauf que celles-ci ont été refendues à mi-hauteur de façon à fournir deux baies superposées. Le remaniement fait au XVIIe siècle est ici plus accentué. L'origine me paraît la même, tout au moins pour une partie de ces locaux.

La première salle du rez-de-chaussée que l'on rencontre à main gauche, contient aujourd'hui les Archives du Musée du Val-de-Grâce; c'était la cuisine des religieuses. Elle est bas-voûtée. Les deux salles suivantes, maintenant affectées à la section anatomique, sont au contraire haut-voûtées. Elles constituaient autrefois une seule et immense pièce qui était le réfectoire. On a malencontreusement scindé en deux ce beau vaisseau pour ménager, entre les deux salles, un vestibule et un petit escalier qui dessert les galeries supérieures de ces salles.

Les trois autres façades de la cour Broussais, occupées par la Bibliothèque, les Amphithéâtres et divers services de l'Ecole, sont moins intéressantes et datent du milieu du XIXe siècle. Ces bâtiments ont été élevés sur l'emplacement des communs de l'abbaye : boulangerie, buanderie, étable, porcherie, poulailler. On peut voir cependant, au milieu de la façade de l'Ecole, les restes du Réservoir qui

recueillait pour le monastère les eaux d'Arcueil, amenées comme on le sait à Paris, en 1624. Ce bâtiment carré a été encastré dans les constructions récentes. On aperçoit la façade Est, ornée d'un chapiteau triangulaire et creusée d'une niche où jaillissait la fontaine que remplace de nos jours, une médiocre statue de Broussais par Th. Bra. On a mutilé pour ce faire, une grande coquille Louis XIII, d'un dessin charmant, qui occupait tout le fond de la niche et dont on retrouve le modèle sur deux autres faces du même château-d'eau, parfaitement conservées, qui se trouvent à l'intérieur des laboratoires de chimie qui lui sont contigus.

Le pavillon d'angle qui flanque le monastère au Sud-Ouest et que précède un petit portique soutenant deux loggias étagées était entièrement dévolu aux latrines. L'affectation d'un si bel édifice à un pareil usage constituait certainement au XVII[e] siècle, un luxe inaccoutumé.



Je terminerai ici la description d'un monument, qui aurait demandé bien d'autres développements. Ces courtes pages suffiront, je l'espère, à montrer l'intérêt qu'il présente au point de vue de l'histoire de l'Art.

Le Val-de-Grâce qui a été mêlé, de près ou de loin, à toute la politique de la cour de France au XVII[e] siècle, nous accueille aujourd'hui encore dans un état de conservation qui permet au visiteur de reconstituer aisément le monastère royal, décor familier des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

Après avoir fait l'émerveillement de la Cour, de la Ville et de l'étranger, après avoir rempli les mémoires de l'époque; après avoir été chanté par Molière et vanté au XVIII[e] siècle, par tous les historiens de Paris, le monu-

ment du Val-de-Grâce est tombé dans l'oubli, pour être devenu un hôpital militaire.

Il mérite d'être mieux connu et mieux admiré. Ce n'est point, que je sache, diminuer le relief de la renommée scientifique acquise depuis un siècle par cette Maison, que de rappeler la valeur de ses murs, au double point de vue de l'Histoire et de l'Art français.

La Médecine militaire a le droit d'être fière du magnifique domaine qui est devenu son berceau

D[r] André MONERY.

II

L'HOPITAL MILITAIRE D'INSTRUCTION

En 1770 il restait encore au Val-de-Grâce 23 religieuses; la Révolution les chassa et un décret de la Convention du 31 juillet 1793 affecta le monastère, sous le nom de « Maison Nationale du Val-de-Grâce », à un hôpital militaire général. Ce décret ne reçut pas une exécution immédiate et de nombreuses décisions vinrent lui faire obstacle.

Le 7 ventose An II (25 février 1794) la Convention décida que le Val-de-Grâce deviendrait un hospice pour les femmes en couches et les enfants abandonnés, mais ce décret ne fut jamais appliqué, pas plus d'ailleurs que celui du 10 vendémiaire An IV (2 octobre 1795) qui affectait le Val-de-Grâce à un hôpital pour la Légion de Police.

Le 20 messidor An III (8 juillet 1795), le Conseil de Santé conclut à la translation au Val-de-Grâce de l'hôpital militaire du Gros-Caillou qui cessa de fonctionner à cette date, mais rouvrit ses portes probablement en 1802, sous le nom d'Hôpital de la Garde des Consuls. Cet hôpital fut supprimé en 1892 et démoli en 1899 (1).

---

(1) Dr Pierre Vallery-Radot : L'Hôpital Militaire du Gros-Caillou, « Paris-Médical 1937 » (5 juin).

4

On ne retrouve pas mention de la date officielle de l'ouverture de l'hôpital du Val-de-Grâce, il existe cependant aux archives du Ministère de la Guerre, un décret du 7 brumaire An IV (29 octobre 1795) qui désigne les 20 médecins et les 10 pharmaciens chargés du service de cet hôpital Servier (1), écrit que les trois officiers de Santé en chef furent : Percy, chirurgien; Gilbert, médecin et Bruloy, pharmacien. Percy retenu aux armées ne devait jamais rejoindre son poste. Il en fut probablement de même pour Bruloy. D'après les mémoires de Desgenettes, les trois chefs que le Ministre de la Guerre plaça à la tête du Val-de-Grâce furent Gilbert, Brongniart (2) et Noel. Ce dernier fut nommé à la place de Percy et plus tard remplacé par Dufouart, ancien chirurgien en chef du Gros-Caillou.

C'est donc à la fin d'octobre, ou dans les premiers jours de novembre 1795, que le monastère du Val-de-Grâce devient effectivement hôpital militaire et reçoit les malades du Gros-Caillou, puis ceux de la garnison de Paris, mais seulement les blessés et les fiévreux, les galeux et les vénériens étant dirigés sur l'hôpital de Saint-Denis.

Le décret du 30 floréal An IV (19 mai 1796) prescrivit des cours pour les officiers de Santé dans les hôpitaux d'instruction de Lille, Metz, Strasbourg et Toulon déjà désignés à cet effet dans la loi du 7 avril 1793, ainsi qu'au Val-de-Grâce. Mais le nouvel hôpital d'instruction ne fut organisé qu'en l'An V par le règlement du 5 vendémiaire (26 septembre 1796).

L'église était alors désaffectée et ne formait plus qu'une annexe de l'hôpital : la nef servait de magasin central des hôpitaux, on avait suspendu à la coupole, sous la fresque de Mignard, le ballon captif qui s'était

(1) Servier : Le Val-de-Grâce.

(2) Brongniart fut nommé au Val-de-Grâce en qualité de pharmacien en chef le 4 Germinal an IV.

illustré à la bataille de Fleurus; le chœur était transformé en amphithéâtre d'anatomie pour les élèves (1), la chapelle servait de salle des morts.

Les cours s'adressaient à 45 élèves : 10 médecins, 20 chirurgiens et 15 pharmaciens; tous les jeudis les officiers de Santé traitants et les professeurs faisaient une conférence publique sur les cas intéressants.

Au début, conformément au règlement du 30 floréal An IV, les professeurs furent simplement désignés par le Conseil de Santé, mais l'ordonnance du 5 vendémiaire An V spécifia qu'à la paix ils seraient nommés à la suite d'un concours public. Ils percevaient par mois en numéraire, huit francs qui n'étaient soldés qu'au bout de trois et souvent six mois, le reste du traitement était payé en assignats. Ils recevaient également quelques aunes de mauvais drap, quelques mesures de riz et du bois ! (2)

La séance inaugurale d'ouverture des cours fut présidée le 22 octobre 1796 par le Médecin Inspecteur Jean-François Coste qui avait été premier médecin des camps et armées du roi et médecin-chef du Corps expéditionnaire français lors de la guerre de l'Indépendance américaine; les discours furent prononcés par Dufouard et Chayrou, glorieux vétérans des anciennes armées royales.

Desgenettes écrit que de 1796 à 1801, il enseigna la physiologie et la clinique médicale avec Chayrou et Gilbert, tandis que Dominique Larrey, Dufouard et Barbier étaient chargés de la clinique chirurgicale.

Larrey fut nommé au Val-de-Grâce le 18 pluviose An IV (7 février 1796), il n'y resta qu'un an et y revint le 15 octobre 1797 pour le quitter à nouveau au début de 1798 avec Desgenettes afin d'organiser le service médical de l'expédition d'Egypte.

Dès septembre 1800, l'enseignement était supprimé

---

(1) Baudens.

(2) Desgenettes : « Souvenirs de la fin du XVIII[e] siècle ». T. III, p. 49.

en fait au Val-de-Grâce, faute d'élèves et de professeurs, les uns comme les autres ayant été envoyés aux armées. L'arrêté du 9 frimaire An XII (1er décembre 1803) confirma officiellement la suppression de l'hôpital d'instruction qui ne sera rétabli que onze ans plus tard par l'ordonnance royale du 30 décembre 1814. En fait il n'ouvrit ses portes que le 1er juillet 1816.

Dès 1815, les cours avaient bien commencé; mais le règlement organisant l'enseignement ne parut que le 17 avril 1816. Les professeurs furent nommés sur simple vue de leurs services antérieurs. On relève les noms de Desgenettes, médecin en chef et premier professeur; Broussais deuxième professeur, Vaidy et Pierre, adjoints aux professeurs; Barbier, chirurgien en chef, premier professeur; Duvivier, chirurgien major, deuxième professeur; Fleury et Devergy, chirurgiens démonstrateurs; Lodibert, pharmacien en chef, premier professeur; Aubry, pharmacien major, deuxième professeur; Bertrand, pharmacien démonstrateur.

On ne retrouve ni Larrey qui venait d'être destitué par mesure politique, ni Percy, en disgrâce pour avoir, pendant les Cent jours, accepté d'être député du Doubs.

La séance d'ouverture fut présidée pour la deuxième fois à onze ans d'intervalle, par le vénérable Coste, de nouveau premier médecin des camps et armées du roi. Il prononça un discours où il fit l'éloge de deux membres du Conseil de Santé disparus, du « tout bon » Parmentier et de Heurteloup, et où il complimenta Desgenettes pour sa nomination à la tête de l'Ecole (1).

Vingt ans plus tard, l'ordonnance du 12 août 1836 innova un enseignement médico-militaire à deux degrés: au premier degré dans les hôpitaux d'instruction qui furent maintenus à Lille, Metz et Strasbourg; au deuxième degré à l'hôpital du Val-de-Grâce qui prit le nom

---

(1) « Journal de Médecine et de Pharmacie Militaires ». Tome 2. - 1816.

d'hôpital de perfectionnement. Onze professeurs choisis parmi ceux des hôpitaux d'instruction se répartirent l'enseignement qui comprenait :

1° la clinique interne;

2° la pathologie médicale;

3° l'hygiène de l'homme de guerre et la médecine légale;

4° la clinique externe;

5° l'anatomie;

6° la pathologie chirurgicale;

7° la médecine opératoire, les bandages et les appareils;

8° l'anatomie pathologique et la physiologie;

9° l'histoire naturelle;

10° la chimie médicale et la toxicologie;

11° la botanique et la préparation des médicaments.

De 1836 à 1850, figurent : Broussais, Alquié, Gama, Sedillot, Michel Lévy, Baudens, Hippolyte Larrey, Poggiale.

III

L'ÉCOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTÉ

Le décret du 24 avril 1850 supprima les hôpitaux d'instruction et le Val-de-Grâce en tant qu'hôpital de perfectionnement; un nouveau système de recrutement fut inauguré. Le Général d'Hautpoul, Ministre de la Guerre, sans doute sur l'instigation de son médecin particulier, le médecin principal Boudin, institua au Val-de-Grâce, par décret du 9 Août 1850, une Ecole d'Application de la Médecine Militaire, dans le but de faire accomplir un stage d'un an aux docteurs en médecine civils admis à servir dans l'armée; par décret du 13 septembre 1850, le médecin-inspecteur Alquié en fut nommé directeur.

Ces mesures étaient dues à des causes politiques ! La Révolution de 1848, issue du quartier des étudiants, n'avait pas laissé indifférente l'Ecole du Val-de-Grâce. Les élèves avaient formulé leurs aspirations dans un journal : « L'Echo du Val-de-Grâce » qui prit ensuite le nom de « Journal des Médecins Militaires ».

Un incident s'était produit le 15 mars 1848 à l'occasion du concours pour l'emploi de médecin-adjoint : les élèves s'étaient réunis et avaient invité les candidats à se retirer si le Sous-Intendant y paraissait.

Quatre élèves furent même licenciés pour avoir pris

part à une manifestation révolutionnaire sur les boulevards.

Plus tard, la mort du député Baudin, ancien chirurgien aide-major démissionnaire, jadis envoyé en Algérie pour ses opinions républicaines et qui fut tué sur les barricades le 2 décembre 1851, ne fit qu'augmenter la défiance de l'Empire pour le Corps de Santé.

L'Ecole d'Application ouvrit ses portes le 23 janvier 1851.

L'enseignement comprenait 5 chaires dont les premiers titulaires, nommés par voie de concours, furent : les médecins Godelier et Champouillon, les chirurgiens Hippolyte Larrey et Lustreman et le pharmacien Poggiale. On ne saurait laisser passer le nom de Godelier sans signaler que ce professeur, qui devint médecin-chef de l'hôpital et sous-directeur de l'Ecole en 1872, fut l'ami intime de Pasteur : lorsque le grand savant fut frappé d'hémiplégie, à 46 ans, le 19 octobre 1868, la première pensée de Mme Pasteur fut d'envoyer chercher le professeur Godelier qui eut le redoutable honneur de le soigner.

Le fonctionnement de l'Ecole d'Application fut modifié dans ses détails par le règlement du 23 mars 1852 qui n'imposait pas aux élèves le titre de docteur en médecine pour être admis et décidait que le nombre des professeurs serait porté de cinq à six, assistés de trois agrégés, un médecin, un chirurgien et un pharmacien. Les Chaires étaient les suivantes :

1° Clinique médicale;

2° Clinique chirurgicale;

3° Anatomie dans ses applications à la médecine et à la chirurgie pratiques;

4° Médecine opératoire, appareils et bandages;

5° Hygiène et médecine légale militaires;

6° Pharmacie militaire et chimie appliquée aux expertises.

Un intendant était chargé de l'enseignement des lois militaires et des règlements administratifs.

Les conditions d'admission et l'organisation intérieure de l'Ecole furent de nouveau modifiées par le règlement du 13 novembre 1852.

La guerre de Crimée désorganisa l'enseignement. Au début de 1855, trois professeurs et trois agrégés furent envoyés à l'Armée d'Orient.

L'année suivante, Michel Lévy succéda à Alquié et fit accepter son projet de recrutement du Corps de Santé: Le stage direct avait fait faillite, l'Ecole de Strasbourg était créée le 12 juin 1856 et le Val-de-Grâce continuait à jouer le rôle d'Ecole d'Application. Michel Lévy resta seize ans à sa tête; il en fut le véritable fondateur, mit au point son règlement intérieur et le programme de son enseignement.

Il obtint du Ministre, le 12 juin 1856, la création d'une septième chaire concernant les maladies et les épidémies aux armées et la confia à Louis Laveran dont le fils, Alphonse Laveran, devait, vingt-quatre ans plus tard, illustrer le Corps de Santé par sa découverte de l'hématozoaire. Michel Lévy obtint également l'indépendance de l'Ecole vis-à-vis de l'hôpital et lui fit ouvrir une entrée spéciale.

C'est de cette époque que date son aspect actuel. Elle avait pris la place de la basse-cour du monastère, de la buanderie, des écuries à bestiaux et de la boulangerie. Cet emplacement, un des plus anciens du Val-de-Grâce, correspond à l'assiette des principaux bâtiments du Petit-Bourbon.

On construisit, vers 1856, le pavillon de la Chimie en utilisant, malheureusement, l'ancien château d'eau du monastère.

Le petit et le grand amphithéâtre ainsi que la Bibliothèque et les bâtiments hospitaliers dans les jardins datent également de cette époque.

Au début de 1859, les professeurs suivirent l'armée d'Italie. Dix ans plus tard, les cours furent de nouveau interrompus par l'invasion allemande et l'hôpital reçut, pendant le siège de Paris, plus de 300 obus malgré le fanion de la Convention de Genève qui flottait sur le dôme.

A partir de 1882, début de l'autonomie du Service de Santé, des réformes apparaissent dans l'enseignement qui devient moins théorique et tient compte de la situation nouvelle du recrutement des élèves ayant reçu à Lyon un bagage scientifique complet.

Une chaire de chirurgie de guerre est créée en 1890; le premier titulaire en fut le professeur Delorme. Il installa, dans le jardin, un stand où il expérimentait sur des cadavres les effets des balles de fusil et de revolver aux différentes distances en changeant simplement la charge des projectiles. Il examina ainsi plus de 4.000 pièces anatomiques dont on peut voir une collection au Musée.

Le professeur Vaillard, disciple direct de Pasteur, créa, en 1888, le premier laboratoire militaire de bactériologie. Une chaire d'administration et de législation militaire fut installée pour remplacer l'enseignement donné jusqu'en 1882 par un intendant. Elle prit dans ses attributions la médecine légale.

Le médecin-inspecteur Perrin, le premier en France, inaugura l'enseignement de l'Ophtalmologie auquel fut adjoint, sous l'impulsion des professeurs Mignon et Sieur, l'Oto-Rhino-Laryngologie par la création, en 1898, d'une chaire spéciale.

Enfin, chaque professeur titulaire fut doublé d'un agrégé.

Pendant la guerre de 1914-1918, l'hôpital d'instruction devint la plus grosse formation sanitaire du camp retranché, sa capacité hospitalière fut portée de 1.100 à 1.600 lits. Tout le personnel du cadre actif mobilisé

aux armées fut remplacé par les professeurs de la Faculté et les médecins et chirurgiens des Hôpitaux de Paris que leur âge maintenait à l'intérieur.

Parmi les chefs de service figurent alors : Auvray, Besançon, Chauffard, Dujarrier, Dupré, De Fleury, Jalaguier, Morestin, Ombredanne, Quenu, Sebilleau, Thibierge, Weill-Hallé, Walter, etc... L'Ecole d'Application fut fermée à la mobilisation et rouvrit solennellement ses portes, le 6 novembre 1919.

On a reproché, autrefois, au Val-de-Grâce, son superbe isolement, son enseignement soi-disant trop dogmatique. Cette critique n'est plus méritée de nos jours. Le décret du 10 janvier 1920 et l'instruction ministérielle du 8 octobre 1921 ont rajeuni et perfectionné l'Ecole dont l'esprit est de plus en plus orienté vers la pratique professionnelle.

Actuellement, elle reçoit chaque année, pour un séjour de 7 mois, de janvier à juillet :

1° Les élèves de l'Ecole de Lyon récemment pourvus de leur diplôme de docteur en médecine ou de pharmacien;

2° Des médecins et des pharmaciens admis directement après concours;

3° Des médecins militaires étrangers envoyés par leur gouvernement.

Elle reçoit également, chaque année, les étudiants en médecine, élèves officiers de réserve qui accomplissent un stage afin d'accéder au grade de sous-lieutenant; les médecins de réserve qui y viennent pour de courtes périodes d'information, enfin des médecins de l'armée active qui font des stages de perfectionnement.

La guerre mondiale a démontré que le bon fonctionnement du Service de Santé ne pouvait résulter que d'une collaboration intime de ses éléments militaires et civils et cette idée inspira la réorganisation de l'Ecole.

Dans le jury du concours d'agrégation, siège un pro-

tesseur des Facultés de Médecine et, dans celui du médicat et du chirurgicat des hôpitaux militaire, prend place un médecin ou un chirurgien des Hôpitaux de Paris. Deux professeurs de la Faculté de Paris font partie du Conseil de Perfectionnement de l'Ecole pour les questions d'ordre général intéressant l'enseignement.

Une nouvelle chaire a été créée : celle de Neuro-Psychiatrie à laquelle est rattachée l'enseignement de la médecine légale, ce qui porte à huit le nombre des chaires existant actuellement (1).

De nouvelles améliorations sont à l'étude.

Telle est, brièvement esquissée, l'histoire de l'Ecole d'Application : Depuis bientôt un siècle et demi le Val-de-Grâce est le temple de la médecine militaire et qu'il se soit appelé hôpital général, hôpital d'instruction, hôpital de perfectionnement, Ecole d'Application, c'est de là que partirent les nombreuses promotions qui sont allées porter sur les champs de bataille d'Europe, et les théâtres d'opérations extérieures, l'enseignement technique et les leçons morales qu'elles y avaient reçues.

A ceux qui le critiquent, on peut rappeler que le Val-de-Grâce a donné pour un corps enseignant restreint, sept membres de l'Institut, vingt membres de l'Académie de Médecine dont quatre présidents, cinq présidents de la Société de Chirurgie, quatre présidents du Congrès Français de Chirurgie, un président de la Société d'Ophtalmologie, deux présidents de la Société d'Otologie, vingt professeurs de Faculté.

---

(1) 1° Médecine opératoire et thérapeutique chirurgicale;
2° Chirurgie de guerre appareillage et orthopédie.
3° Chirurgie spéciale (ophtalmo-oto-rhino-laryngologie).
4° Epidémiologie et Bactériologie.
5° Hygiène militaire.
6° Neuro-Psychiatrie, Médecine légale, Législation, Administration, Service de Santé Militaire et Déontologie.
7° Electro-Radiologie et Physiothérapie.
8° Chimie appliquée aux expertises.

A deux siècles de distance, à sa création en 1731 et à sa renaissance en 1936, c'est un chirurgien militaire qui a présidé l'Académie de Chirurgie.

Enfin l'Ecole a été citée à l'Ordre de l'Armée le 27 mai 1922 avec le motif suivant :

« Fidèle à ses nobles traditions, a su inspirer le culte « de la science et l'esprit de sacrifice aux Officiers du « Corps de Santé Militaire qui, par l'admirable dévoue- « ment et l'abnégation dont ils ont fait preuve au cours « de la Grande Guerre, se sont acquis des titres impé- « rissables à la reconnaissance du pays. »

Actuellement, le Val-de-Grâce réunit dans ses bâtiments, trois établissements intimement liés l'un à l'autre :

1° L'Ecole d'Application du Service de Santé;

2° L'hôpital militaire d'instruction;

3 Le Musée.

Ces trois établissements sont placés sous la haute autorité du médecin général directeur de l'Ecole d'application (1).

---

(1) Depuis la création de l'hôpital du Val-de-Grâce jusqu'en 1852, le titre de Médecin en chef était donné par quartiers à tour de rôle pendant trois mois à l'officier le plus ancien de chaque spécialité. A partir de 1852, le pharmacien resta chef indépendant de sa pharmacie, mais ne participa plus à la direction des services médicaux. Il n'y eut plus de distinction entre médecins et chirurgiens. L'officier le plus ancien parmi les plus élevés en grade remplit les fonctions et porta le titre de « médecin en chef ». Depuis la loi du 16 mars 1882, il prit le titre de médecin-chef.

MEDECINS ET CHIRURGIENS EN CHEF ET MEDECINS CHEFS DU VAL-DE-GRACE DEPUIS SA CREATION

MEDECINS EN CHEF PAR QUARTIER

Gilbert .... 1795 à 1805
Desgenettes .... 1805 à 1820
Broussais .... 1820 à 1837
Gasc .... 1837 à 1840
Tyrbas de Chamberet .... 1840 à 1844
Alquié .... 1844 à 1848
Michel Lévy .... 1848 à 1851
Maillot .... 1851 à 1852

CHIRURGIENS EN CHEF

Noël .... 1795 à 1796
Dufouart .... 1796 à 1814
Barbier .... 1814 à 1826
Gama .... 1826 à 1840
Begin .... 1840 à 1843
Baudens .... 1843 à 1851
H. Larrey .... 1851 à 1852

PHARMACIENS EN CHEF

Brongniard
Lodibert .... 1814 à 1824
Fauché .... 1824 à 1825
Serullas .... 1825 à 1831
Robert .... 1831 à 1832
Brault .... 1832 à 1836
Roussel .... 1836 à 1846
Lacarterie .... 1846 à 1853
Poggiale .... 1853 à 1858

MEDECINS EN CHEF DU VAL-DE-GRACE APRES LE DECRET DU 23 MARS 1852 QUI ETABLIT LA FUSION DES MEDECINS ET DES CHIRURGIENS

Hippolyte Larrey	1852 à 1858
Laveran	1858 à 1867
Lustreman	1867 à 1868
Mounier	1868 à 1871
Godelier	1871 à 1873
Perrin	1873 à 1879
Colin	1879 à 1881
Gaujot	1881 à 1882
Villemin	Juin à Novembre 1882

MEDECINS CHEFS

(Application de la loi du 16 Mars 1882.)

Villemin	1882 à 1885
Servier	1885 à 1887
Poncet	1887 à 1888
Badour	1888 à 1893
Kelsch	1893
Dieu	1893 à 1894
Madamet	1894 à 1899
Van Merris	1899 à 1900
Richard	1900 à 1901
Pierrot	1901 à 1903
Billet	1903 à 1905
Chavasse	1905
Antony	1905 à 1906
Nimier	1906 à 1908
Mignon	1908 à 1910
Lemoine	1910 à 1911
Saletes	1911 à 1914
Sieur	1914 à 2 Août 1914
Delamare	1914 à 1918
Piussan	1918 à 1919
Beaussenat	1919 à 1921
Saltet	1921 à 1924
Sacquepée	1924 à 1925
Rouvillois	1925 à 1926
Geysen	1926 à 1929
Morvan	1930 à 1932
Couturier	1932 à 1935
Paitre	1935 à 1936
Maisonnet	1936 à 1937
Bercher	1937

DIRECTEURS DE L'ECOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTE

Alquié	13 Septembre 1850 à 3 Mai 1856
Michel Lévy	4 Juin 1856 à 14 Mars 1872
Laveran	5 Mai 1872 à 16 Avril 1875
Didiot	25 Avril 1875 à 6 Mars 1883
Perrin	7 Mars 1883 à 12 Avril 1888
Gaujot	18 Avril 1888 à 17 Août 1890
Weber	22 août 1890 à 16 Mai 1892
Dauvé	17 Mai 1892 à 29 Novembre 1893
Mathieu	11 Décembre 1893 à 2 Janvier 1899
Kelsch	28 Janvier 1899 à 26 Janvier 1903
Delorme	5 Février 1903 à 30 Avril 1908
Vaillard	1er Mai 1908 à 1912
Mignon	1912 à 1914
Jacob	1919 à 1924
Dopter	1924 à 1927
Rouvillois	1927 à 1932
Lévy	1932 à 1936
Paitre	1936

IV

LE MUSÉE DU VAL DE GRACE

Le Musée du Val-de-Grâce a été créé en pleine guerre, le 5 mai 1916, par circulaire ministérielle, sous le nom « d'Archives et documents de guerre du Service de Santé ».

Il existait déjà à l'Ecole d'application un « cabinet d'histoire naturelle et minéralogie », organisé pour l'enseignement des élèves suivant la vieille formule de l'époque.

Vers 1850, une collection de pièces anatomiques recueillies par les grands chirurgiens militaires, Larrey, Legouest, Bégin, Baudens, Sédillot, avait été installée dans l'ancien réfectoire des Bénédictines où elle se trouve encore; elle fut l'embryon du Musée anatomo-clinique auquel s'ajoutèrent successivement :

En 1858, 2.000 pièces peintes réunies par le docteur Thibert; en 1870, une série de moulages exécutés par Baretta à l'hôpital Saint-Louis; en 1881, un ensemble de pièces expérimentales réalisé par Delorme, Chauvel, Nimier, Ferraton, à l'amphithéâtre de chirurgie de guerre du Val-de-Grâce; enfin, en 1896, une collection provenant des Invalides et montée par le médecin major Baudoin.

Mais en réalité, c'est de la guerre mondiale que date le Musée. Dès 1915, le médecin-inspecteur Mignon, alors directeur du Service de Santé de la IIIe Armée, et le médecin-major Henri Martin eurent l'idée de rassembler au centre de Bar-le-Duc, de nombreuses pièces anatomiques susceptibles de servir à l'enseignement futur.

M. Justin Godard vit plus grand et décida de réunir

les objets et documents de toute nature relatifs à l'œuvre du Service de Santé pendant la guerre; il faisait connaître en ces termes le but de la création du Musée dans l'arrêté du 5 mai 1916 :

« Depuis le début des hostilités, le Corps médical tout entier a mis au service de la Patrie son intelligence, son activité et son dévouement.

« Il convient qu'il reste une trace matérielle de ses efforts et il importe au plus haut degré que l'expérience acquise au point de vue scientifique et médical, constitue pour les études futures un élément d'instruction et de progrès.

« C'est pourquoi j'ai décidé de réunir et de conserver tous les objets et documents qui, à un titre quelconque, touchent à l'organisation et au perfectionnement du Service de Santé, qui intéressent les techniques employées et les résultats obtenus dans les diverses branches de l'art médical pendant la guerre. »

Le médecin principal de 1re classe Jacob, collaborateur du professeur Testut, fut détaché des armées et reçut la mission d'entreprendre l'organisation générale du Musée avec les médecins majors Pascal, Perret, Lefort, Latarjet, Henri Martin, H. de Rothschild, Lefort-Magniez, R. Lannou, Apfel.

Les officiers d'administration Quillet et Ciré, MM. J. Bonnerot et E. Lévy, bibliothécaire de la Sorbonne, furent chargés de la section des archives.

M. Brière, conservateur adjoint des Musées nationaux, organisa la section historique que le médecin inspecteur Dujardin-Beaumetz avait ébauché dès 1886.

En 1916, les archives historiques de l'ancien Conseil de Santé aux Armées, remontant à la fin du XVIIIe siècle, furent transférées au Musée et la bibliothèque de l'Ecole d'application augmentée de celle du Comité consultatif lui fut rattachée sous le nom de Bibliothèque centrale du Service de Santé.

Enfin, un décret du 26 avril 1918 de M. Louis Mourier, alors sous-secrétaire d'Etat, fit des archives et docu-

ments de guerre un établissement autonome sous le nom de Musée du Val-de-Grâce, rattaché à l'Ecole d'application et placé sous l'autorité de son directeur.

Le Musée comprend actuellement cinq sections :

1° La section Anatomo-clinique;
2° La section du Matériel sanitaire;
3° La section historique;
4° Les archives;
5° La bibliothèque centrale du Service de Santé.

Il est l'œuvre commune du Corps médical français et il doit sa richesse à la collaboration étroite de tous ceux qui furent mobilisés au service du combattant malade ou blessé (1).

SECTION ANATOMO-CLINIQUE

La section anatomo-clinique, unique au monde, est installée dans deux grandes salles haut voûtées situées au rez-de-chaussée du bâtiment formant la façade de la cour Broussais.

Chacune est divisée en deux étages par une galerie circulaire intérieure.

Cette section comprend plus de 6.000 documents : moulages en plâtre et cires coloriées, photographies, dessins, aquarelles, projectiles, instruments, appareils, pièces anatomiques prélevées au cours d'autopsies ou d'interventions chirurgicales, pièces sèches pour les lésions squelettiques, pièces humides pour les lésions des parties molles et des viscères.

---

(1) Le Musée est ouvert à tous les médecins, pharmaciens et étudiants civils et militaires sur simple demande au Médecin-chef du Service. Ils peuvent consulter les documents d'archives après autorisation du Directeur de l'Ecole d'Application.

Les personnes n'appartenant pas au monde médical peuvent visiter la Section Historique sur simple autorisation du Médecin chargé du Service.

Le Musée est ouvert tous les jours, sauf les samedis, dimanches et jours fériés, de 9 heures à 12 heures, et de 14 heures à 18 heures.

La plupart des documents exposés sont accompagnés d'observations cliniques classées aux archives et que les médecins peuvent consulter.

SALLE DES DOCUMENTS ANATOMO-CLINIQUES RELATIFS A LA TETE

La première salle en quittant les locaux réservés aux archives porte le nom du professeur Morestin, en souvenir du chirurgien qui, pendant la guerre 1914-1918, eut à l'hôpital Saint-Louis, puis au Val-de-Grâce, un des plus importants services de chirurgie réparatrice de la face.

Elle contient l'ensemble des pièces relatives aux lésions de la face et du crâne, pièces anatomiques des divers types de blessures, cires et moulages ayant trait à la chirurgie réparatrice de ces régions, documents intéressant la prothèse cranio-oculaire et maxillo-faciale.

A l'étage supérieur de cette salle sont exposées des pièces provenant non seulement de la collection Morestin, mais aussi de celles des docteurs Blot, Frey, Herpin, Lebedinsky; des pièces provenant de la vieille collection des Invalides, de l'ancien Musée anatomique du Val-de-Grâce, et des documents des guerres anciennes léguées par Larrey.

SALLE DES DOCUMENTS ANATOMO-CLINIQUES RELATIFS AU TRONC ET AUX MEMBRES

En quittant la première salle, on traverse un petit vestibule qui s'ouvre sur la cour Broussais. Au-dessus de la porte est placé le portrait de Morestin. Aux murs se trouvent des gravures se rapportant au monument du Val-de-Grâce.

On pénètre ensuite dans la grande salle réservée aux documents anatomo-cliniques relatifs au tronc et aux membres.

En partant de la gauche de la porte d'entrée, on trouve exposées les pièces anatomiques des divers types de blessures du rachis, du cou, du thorax et de l'abdomen.

Les vitrines du fond de la salle sont occupées par des



Musée : Salle réservée aux blessures du tronc et des membres.

moulages et des cires intéressant la neurologie de guerre : principaux types de contractures et de paralysies des membres, cires et maquettes exécutées par Leriche et Sudre, prix de Rome, dans les services des docteurs Sollier et Villaret et représentant des attitudes typiques

chez des blessés atteints de troubles fonctionnels ou organiques du système nerveux.

Le long de la façade de la cour Broussais, sont exposées les pièces osseuses montrant les divers types de blessures du squelette des membres : blessures du membre supérieur, du membre inférieur et du bassin.

Au centre de la salle sont disposées quatre vitrines à double face :

Au fond et à droites, les pièces opératoires du membre supérieur: à droite, près de la porte d'entrée, les pièces



Musée : Grand vestibule du rez-de-chaussée.
L'Escalier d'honneur. Buste de Percy.



Musée Historique : l'Escalier d'honneur, les Fanions des Ambulances et des Groupes de Brancardiers.

opératoires du membre inférieur; à gauche de la porte d'entrée, les pièces opératoires du tronc. On trouve également dans cette vitrine des documents se rapportant aux vaisseaux, aux nerfs et aux lésions viscérales produites par les gaz de combat.

Enfin, la vitrine située à gauche, dans le fond de la salle, réunit les documents relatifs à la pathologie interne de guerre et à l'anatomie pathologique.

Dans la vitrine octogonale placée au centre même de la salle on a réuni une collection de projectiles de toute

nature extraits des blessures de guerre et recueillis pendant la campagne 1914-1918 et antérieurement pendant les guerres de Crimée, d'Italie, du Mexique, de 1870-1871.

La galerie supérieure de la grande salle comprend :

1° Les documents relatifs à la médecine légale;

2° Les collections de moulages consacrées à l'étude des moignons;

3° La collection de cires et de moulages du Centre de physiothérapie de Troyes se rapportant à la chirurgie de guerre;

4° La collection des pièces anatomo-cliniques provenant des guerres anciennes;

5° La collection de pièces expérimentales réunies dans le laboratoire de chirurgie de guerre de l'Ecole d'application par les professeurs Delorme, Nimier, Chauvel, Ferraton, Strauss, Loison.

SECTION HISTORIQUE

La visite de la section du matériel sanitaire et de la section historique pourra se faire en partant du vestibule qui s'ouvre sur le cloître et qui constitue l'entrée d'honneur du Musée.

L'escalier dont on peut admirer la rampe de fer forgé conduisait à l'infirmerie des Bénédictines qui occupait l'aile sud du monastère.

Le vestibule a gardé la décoration qui lui avait été donnée en 1893 par le médecin inspecteur Dujardin-Beaumetz lorsqu'il avait ébauché le musée historique.

Sur les murs, un haut-relief de Colin, représente des scènes du Chant XI de l'Iliade : Machaon et Podalyre, fils d'Esculape, à la guerre de Troie.

Sur les autres murs ainsi que sur les faces des piliers

sont gravés les noms des médecins et chirurgiens d'armée les plus célèbres de l'antiquité et de notre histoire militaire.

Des inscriptions rappellent des pages glorieuses du Service de Santé : le rapport du général Lecourbe, en l'An VIII; l'ordre du jour du maréchal Vallée, en 1840; la loi du 25 juillet 1888, accordant une rente viagère à Maillot.

Dans la cage de l'escalier, se dresse le monument du baron Percy, par Léonce Dumoulin : un volontaire de 1793 offre une branche de laurier au grand chirurgien du Premier Empire.

Dans les angles de l'escalier : le drapeau des Etats-Unis qui a flotté pendant toute la guerre sur l'ambulance américaine de Neuilly et le fanion de la Croix-Rouge qui surmontait l'hôpital de Mayence pendant l'occupation de la Rhénanie.

Deux grandes toiles de Cyprien Boulet ornent les murs de l'escalier, l'une représente les blessés et leurs chirurgiens à la bataille de Fontenoy, d'après Horace Vernet, l'autre, le combat de la Marsaille, en 1693, d'après Deveria.

Le long de la rampe qui borde le palier du premier étage on a disposé quelques fanions des ambulances et des groupes de brancardiers divisionnaires cités à l'ordre de l'armée au cours de la guerre 1914-1918.

Sur le palier du premier étage, trois bustes de Dominique Larrey, Percy et Baudens.

Une grande toile de Rigo, peintre d'histoire du Second Empire, représente Hippolyte Larrey recevant l'empereur Napoléon III aux ambulances de Voghera, après la bataille de Montebello.

SECTION DU MATÉRIEL SANITAIRE

La section du matériel sanitaire occupe la partie Ouest de la galerie voûtée du premier étage ouverte sur la

cour intérieure et qui servait de promenoir aux Bénédictines. Ce promenoir est actuellement divisé par des cloisons qui séparent le Musée du Service des officiers blessés. Les documents de la section du matériel sanitaire se rapportent tous à la guerre 1914-1918 et se composent de dessins, d'échantillons réels et de maquettes établies par les Ateliers Généraux de Vanves.

ENGINS VULNERANTS

Dans le fond de la galerie située à droite en venant de l'escalier d'honneur, on a réuni quelques échantillons des engins vulnérants.

MOYENS DE PROTECTION

1° Différents appareils de protection contre les projectiles : casques, masques, cuirasses;

2° Moyens de protection contre les gaz, et historique des masques;

3° Les divers pansements individuels dans les armées étrangères.

MOYENS D'EVACUATION DES BLESSES

1° Relève et transport des blessés à l'avant. Différents brancards français et étrangers, brouettes, porte-brancards, hamacs, skis, traineaux, etc.

2° Evacuation par routes, voitures à chevaux, voitures civiles transformées, automobiles.

3° Evacuations par voie ferrée, par eau, par avion, etc.

MOYENS D'HOSPITALISATION

Abris, modes de couchage improvisés, matériel de fortune des formations sanitaires.

HYGIENE AUX ARMEES

Hygiène corporelle. — Hygiène alimentaire. — Hygiène des cantonnements. — Lutte antipaludique.

Au-dessus des vitrines, toute une série de dessins, peintures, de F. Fargeot, qui servit au front comme infirmier régimentaire; d'Armaingol, de Dola, de Barrère, représentent des scènes se rapportant aux documents exposés.

TRAITEMENT DES BLESSURES DE GUERRE APPAREILLAGE PROVISOIRE ET PERMANENT DES FRACTURES ORTHOPEDIE (Galerie Nord)

La section du matériel sanitaire possède une collection d'appareils de prothèse et d'orthopédie pour mutilés. La plus grande partie en a été versée au Musée de l'appareillage organisé au siège du Ministère des Pensions, 37, rue de Bellechasse.

MOYENS THERAPEUTIQUES DU SERVICE DE SANTE

Matériel chirurgical. — Produits pharmaceutiques. — Vaccins et sérums. — Matériel sanitaire des armées ennemies (Matériel allemand de corps de troupe et de formation sanitaire).

En quittant les galeries de cette section on accède à la salle de la cour de la chapelle séparée du palier de l'escalier par une grille en fer forgé.

Là on a réuni les maquettes destinées à fixer le souvenir des principaux types de formations sanitaires.

1° Ambulance installée dans une ferme : ambulance 4/, ferme de Châlons-sur-Vesle.

2° Centre hospitalier sous tentes et baraques en 1915 : ambulance 3/15 de Ville-sur-Couzances.

3° Centre hospitalier de Maujouy (IIe armée, secteur de Verdun), montrant une ambulance chirurgicale automobile déployée.

4° H.O.E. de Mesgrigny, hôpital de 2.000 lits pour petits malades et blessés légers.

5° Groupement d'ambulances de Storkenschn (Alsace) montrant les dispositions adoptées pour les grands centres hospitaliers de l'avant à la fin de la guerre.

6° Hôpital Marie-Feuillet, à Rabat.

Au mur, une copie fragmentaire du tableau de Gros : La Bataille d'Eylau, et portrait du médecin-inspecteur Dujardin-Beaumetz.

Avant de quitter la section du matériel sanitaire, il reste à visiter deux petites salles donnant sur la galerie Ouest : la salle des autographes et celle de radiologie.

SALLE DES AUTOGRAPHES

De nombreux documents authentiques extraits des archives historiques du Service de Santé réunies au Val-de-Grâce en 1916 et classées par Bonnerot sont exposées dans cette salle. Parmi les plus intéressants :

1° Le brevet de chirurgien en chef de la garde des Consuls, délivré à D.-J. Larrey, le 7 ventose An X;

2° La thèse de chirurgie soutenue par D. Larrey devant les capitouls de Toulouse, le 10 septembre 1786, avec annotations de sa main;

3° Une lettre de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, datée de Postdam le 22 novembre 1803, adressée à D. Larrey et le félicitant de sa relation chirurgicale de l'expédition d'Egypte;

4° Un certificat de visite de Pichault de la Martinière, premier chirurgien de Louis XV et daté du 15 février 1768;

5° Une lettre de Villemin au président de l'Académie de Médecine, en date du 4 août 1868, à la suite de laquelle il obtint de prendre la parole à l'Académie et de répondre à ses contradicteurs.

Dans la vitrine du fond sont réunis les souvenirs se rapportant à l'ancienne Ecole du Service de Santé de Strasbourg.

SALLE DE RADIOLOGIE

La salle voûtée qui communique avec celle des autographes renferme derrière ses rideaux de serge verte, environ 20.000 clichés radiographiques provenant pour la plupart des formations sanitaires régionales et qu'on a conservés tant à cause de la beauté des plaques que de l'intérêt des sujets traités.

Sur un radiophotoscope de Belot sont disposés les plus beaux clichés.

Aux murs de cette salle est exposée toute une suite de dessins du peintre Benderly retraçant l'histoire du costume du Service de Santé d'après dès manuscrits et des gravures de différentes époques.

Cette histoire du costume du Service de Santé va du règne de Louis XV et du règlement du 15 janvier 1757 jusqu'à la guerre de 1914.

SECTION HISTORIQUE : SALLES LAVERAN

Ces deux salles qui ouvrent sur le palier du premier étage de l'escalier de pierres à balustres Louis XIII ont été dégagées en 1930 par le médecin général inspecteur Rouvillois. Elles représentent l'arrière chœur et une partie du chœur de la chapelle des Bénédictines. Elles communiquent par une très belle porte de bois sculpté, surmontée d'une grille à travers laquelle les Bénédictines pouvaient assister à l'office.

On a groupé dans l'arrière-chœur, tous les souvenirs se rapportant à la guerre 1914-1918.

Aux angles de la salle, quatre toiles, œuvres de Paul Prévost, prix de Rome et élève de Luc-Olivier Merson.

1° La salle III à l'hôpital temporaire du Grand-Palais, à Paris, en 1916;

2° Evacuation d'un nid de blessés pendant la bataille de la Marne, près de Lachy;

3° La gare de triage de La Chapelle, vue de nuit;

4° Hommage à un infirmier mort au champ d'honneur.

Au-dessus de la porte d'entrée des salles Laveran, une toile du médecin principal Lefort-Magniez représente le transport d'un blessé vers un poste de secours dans un village d'Argonne (1915).

Onze maquettes en plâtre de Larrivée, prix de Rome en 1904, méritent de retenir le visiteur; elles représentent les étapes du blessé :

1° Premier pansement dans la tranchée;
2° Relève sur la ligne de feu;
3° Transport dans un boyau;
4° Descente dans un poste de secours souterrain;
5° Intérieur du poste de secours souterrain;
6° Blessés transportés dans la grande voiture ambulance;
7° Transport par brouette porte-brancard dans un chemin creux;
8° Relève dans un trou d'obus;
9° Evacuation par voitures automobiles;
10° Débarquement d'un train sanitaire improvisé;
11° Arrivée de blessés dans une gare de triage.

Dans la vitrine au centre de la salle, on a réuni les Livres d'Or du Service de Santé, ainsi que des autographes des maréchaux Foch, Joffre et Pétain, rendant homage au Corps de Santé militaire.

De nombreux dessins de Fargeot et de Barrère sont exposés aux murs.

La deuxième salle est consacrée aux souvenirs plus anciens.

Sur la cloison qui la sépare de la chapelle, un grand tableau de Veron montre Napoléon III visitant le champ de bataille de Solférino.

Au-dessous, un tableau de Philippoteaux (Salon de 1840), représente Louis XV et le Dauphin sur le champ de bataille de Fontenoy : le roi prononçant la phrase célèbre : « Voilà, mon fils, ce que coûte une victoire. »

Sur le côté droit en regardant la chapelle, un très beau



Musée Historique : la Salle Laveran.
(Ancien chœur des religieuses.)

portrait de Germain Pichault de la Martinière (1697-1787) premier chirurgien de Louis XV et fondateur des écoles de chirurgie du royaume, attribué à Latinville, et un magnifique tableau d'Horace Vernet (1828) représentant le baron Desgenettes.

A gauche, un portrait d'Ambroise Paré, par Cyprien Boulet, d'après une estampe ancienne. Deux toiles d'Augustine Cochet qui signait sous la monarchie de juillet, Madame ou Mademoiselle de Saint-Omer, représentent, l'une l'inspecteur Fournier de Pescay (1771-1833), secrétaire du Conseil de santé aux armées, et l'autre le médecin inspecteur Bégin (1792-1859), président du Conseil de santé.

Dans une vitrine du fond on a réuni des souvenirs du chirurgien de la grande armée, Dominique Larrey : son

uniforme d'inspecteur qui semble dater de l'époque de la monarchie de juillet; son chapeau à plumes noires et à cocarde du règne de Louis-Philippe; l'épée qui lui fut offerte par Napoléon Ier après la bataille d'Eylau, la curieuse coiffure de velours qu'il portait à la retraite de Russie, son masque et le moulage de sa main.

De chaque côté de cette vitrine, deux meubles renferment des instruments anciens de chirurgie militaire.

Au milieu de la salle, sur une petite table ronde, une gravue d'Audran représente la gloire du Val-de-Grâce, de Mignard.

Dans la vitrine située à l'entrée, on a exposé des souvenirs du monastère du Val-de-Grâce : les chroniques de l'Ordre de Saint-Benoît connues sous le nom de livre d'heures d'Anne d'Autriche. Deux médailles de bronze frappées à l'occasion de l'inauguration du Val-de-Grâce.

A gauche de la porte d'entrée : microscope et souvenirs de Laveran.

A droite, autographe de Villemin, toge de professeur et habit d'académicien ayant appartenu à Hippolyte Larrey (1).

SECTION DES ARCHIVES

Les archives sont installées dans l'ancienne cuisine du monastère des Bénédictines, pièce voûtée, située au rez-de chaussée du bâtiment de la cour Broussais et précédant le musée anatomo-clinique.

Elles sont constituées par deux fonds bien distincts :

1° Les archives historiques du Service de Santé de 1781 à 1914, autrefois entreposées au ministère de la Guerre

(1) Une Iconographie du Musée du Val-de-Grâce reproduisant par l'image les documents de toute nature et les pièces anatomiques a été publiée par l'Editeur d'Art A. Quillet, 278, boulevard Saint-Germain, sous la direction du Médecin-Inspecteur Jacob.



Musée : Entrée de la Section des Archives.

et transférées en 1916 au Val-de-Grâce où Bonnerot en a fait un inventaire complet (1).

2° Les archives de la guerre 1914-1918 : Ce fonds, le plus abondant, provient des envois officiels prescrits pendant la guerre, de l'apport des archives du Sous-Secrétariat d'Etat du Service de Santé, des versements effectués par la 7e Direction. Il comprend également des films

---

(1) La Bibliothèque Centrale et les Archives du Service de Santé au Musée du Val-de-Grâce.

cinématographiques, des photographies, des dessins, des aquarelles, des cartes, des graphiques, etc..

3° Enfin, les observations cliniques se rapportant aux pièces anatomo-pathologiques exposées au Musée.

SECTION DE LA BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque est installée dans un des pavillons formant un des petits côtés de la cour Broussais. Elle occupe un rez-de-chaussée et deux étages.

Au rez-de-chaussée est installé le magasin de livres.

Au premier étage, la grande salle de lecture et deux petites salles de travail.

Au 2e étage, quatre pièces renfermant les thèses.

La Bibliothèque centrale du Service de Santé a été créée par arrêté ministériel du 18 octobre 1916. Elle résulte de la fusion de la Bibliothèque de l'Ecole d'Application remontant à 1852 avec celle du Comité Consultatif de Santé qui était logée au Ministère, et celle du Comité Technique contemporaine du vieux Conseil de de Santé des Armées établi par le règlement du 18 mai 1788.

Elle contient environ 15.455 ouvrages et 28.838 volumes, sans compter la collection des thèses qui s'élève à plus de 40.000, formant 3.748 volumes. Le total général s'élève à environ 58.000 ouvrages et 32.586 volumes (1).

---

(1) La Bibliothèque est ouverte à tous les médecins, pharmaciens, étudiants en médecine ou en pharmacie, civils ou militaires, de 9 h. à 12 heures et de 14 heures à 18 heures, sauf les samedis, dimanches et jours fériés.

V

LES GRANDS NOMS DU VAL DE GRACE

Depuis 1796, les grands noms de la médecine militaire sont intimement liés à l'histoire du Val-de-Grâce.

JEAN-FRANÇOIS COSTE (1741-1819)

Il présida le premier cours professé au Val-de-Grâce le 22 octobre 1796. Il était bien représentatif de cette brillante pléiade de médecins militaires de la monarchie.

Ecrivain de talent, il avait été l'ami de Voltaire. Désigné comme médecin-chef de l'Armée Expéditionnaire de l'Indépendance Américaine, il devint l'ami de Rochambeau, de Washington et de Franklin. Révoqué le 21 août 1793, il fut réintégré au Conseil de Santé le 25 juillet 1796 et fut médecin-inspecteur des Armées de la Révolution et du Ier Empire. Premier maire élu de Versailles, en 1790, il mourut dans ses fonctions d'inspecteur général, le 8 novembre 1819, à l'Hôtel des Invalides.



Trois noms illustres, gravés sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, émergent de l'épopée napoléonienne : Larrey, Percy, Desgenettes.

JEAN-DOMINIQUE LARREY (1766-1842)

Jean-Dominique Larrey, que les soldats de Napoléon baptisèrent « La Providence », naquit le 8 juillet 1766 à Beaudéan, dans les Hautes-Pyrénées. A 14 ans, seul et

à pied, il quitte son village pour Toulouse où il commence ses études médicales, sous la direction d'un oncle professeur au Collège de Chirurgie; il est sous-aide d'anatomie à 15 ans et à 21 ans il soutient brillamment devant les capitouls une thèse sur la carie des os que l'on peut voir au Musée, annotée de sa main. Toujours à pied, faute d'argent, il gagne Paris où il suit l'enseignement de Louis et de Desault.

D'abord chirurgien de la Marine, puis chirurgien aide-major de l'Armée du Rhin, il fut à la fois un opérateur remarquable et un grand chef d'Ecole.

A Mayence, il fit des cours d'anatomie et de médecine opératoire. A Toulon, où il est chirurgien en chef de l'Armée de Corse, il commença des cours d'anatomie, de physiologie et de chirurgie qui eurent un tel retentissement que le Comité de Salut Public lui confia au Val-de-Grâce la chaire d'anatomie et de médecine opératoire en février 1796.

Appelé par Bonaparte à l'Armée d'Italie, il organise ses amblances volantes et crée l'Ecole de Chirurgie de Milan.

La paix de Campo-Formio signée, il reprend son enseignement au Val-de-Grâce en 1797.

Bonaparte l'emmène en Egypte comme chirurgien en chef du Corps expéditionnaire, il fonde une Ecole de Chirurgie au Caire.

Nommé inspecteur général il est à Ulm en 1805, à la marche sur Vienne, à Austerlitz.

En 1808, Larrey est dirigé sur l'Espagne, il crée à Madrid une Ecole Militaire de Médecine et de Chirurgie. Il contracte le typhus; il en sera atteint de nouveau à Kœnigsberg.

En 1812, il rejoint la Grande Armée dont il est chirurgien en chef; il séjourne à Berlin où il ouvre un cours de chirurgie de guerre suivi par les médecins de l'Académie Militaire.

Il disait de lui-même qu'il était un des hommes les plus robustes de l'armée :

A Eylau, les 7 et 8 février 1807, une des plus sanglantes batailles de l'Empire, qui nous coûta plus de 3.000 tués et plus de 7.000 blessés, « Le froid était si



Dominique Larrey, par Girodet.

« violent, dit-il dans ses mémoires, que les instruments
« tombaient des mains des élèves qui me les servaient
« pour les opérations. Je fus le seul de tous les chirur-
« giens en état d'opérer pendant la moitié de la jour-
« née, les autres ne purent tenir un instrument. »

Après la bataille, l'Empereur lui donna son épée qui est conservée au Musée, pour remplacer celle que les Russes lui avaient volée dans ses bagages.

Son activité chirurgicale est restée légendaire. Après la bataille de la Moskowa, sur les 9.500 blessés de la journée, il en passe plus de 6.000 par son ambulance et il aurait fait personnellement plus de 200 amputations.

Pendant la Restauration, Larrey est maintenu comme chirurgien de la Garde.

Aux Cent Jours, il suit Napoléon.

A Waterloo, comme la canonnade faisait rage, on le vit galoper à travers la plaine : Wellington, du haut du mont Saint-Jean, l'apercevant sous le feu des canons anglais, demanda quel était cet audacieux. « C'est Larrey », répondit-on. « Allez dire de ne pas tirer de ce côté; laissons à ce brave le temps de ramener ses blessés » et, ce disant, il souleva son chapeau. « Qui saluez-vous fit le duc de Cambridge ? » « Je salue l'honneur et la loyauté qui passent », et, de son épée, il désigna le chirurgien.

Après la bataille, Larrey, blessé, est fait prisonnier et va être fusillé. Le médecin prussien chargé de lui bander les yeux reconnaît le maître dont il avait suivi les cours à Berlin. Il le conduit à Blucher dont le grand chirurgien avait sauvé le fils en 1813; Blucher, qui devait traiter si durement les vaincus à Waterloo, fui fit des excuses, le retint à sa table, et le fit reconduire à Louvain, après lu avoir remis 12 Frédérics d'or.

A la Restauration, Larrey fut inscrit par Fouché sur la liste des officiers à traduire en Conseil de Guerre et, privé de sa pension, il dut faite de la clientèle pour vivre.

Plus tard, Louis-Philippe lui fait rendre sa dotation de Wagram et le charge de la réorganisation du Service de Santé.

Baron de l'Empire, membre de l'Institut et comblé

d'honneurs, il mourut à 76 ans au retour d'un voyage d'inspection en Algérie.

D'un caractère parfois rude, Larrey était d'un dévouement et d'un désintéressement splendides. La faveur dont il jouissait n'a jamais augmenté ses ressources et alors que les Berthier, les Masséna, les Junot, bénéficiaient de dotations importantes, il écrit à sa femme à son retour de la campagne d'Autriche : « Je ne pourrai « me rendre à Paris qu'à petites journées faute d'argent « pour prendre la poste. Celui qui j'attends de toi m'est « nécessaire pour payer le peu de dettes que la perte « imprévue de mes deux chevaux m'a mis dans la néces- « sité de contracter. »

Larrey a laissé les relations de ses campagnes, un livre de clinique, un traité des amputations et surtout ses mémoires.

Napoléon, dans son testament, a écrit : « Je lègue au chirurgien en chef Larrey, 100.000 francs; c'est l'homme le plus vertueux que j'ai connu. »

Le Corps de Santé s'honore à ne pas oublier de pareils ancêtres.

PERCY (1754-1825)

Percy était le fils d'un ancien chirurgien-major de régiment qui, s'étant retiré mécontent du Service, avait coutume de dire qu'il préférerait étrangler son fils de ses propres mains que lui voir embrasser la carrière de médecin militaire. Malgré ces heureuses dispositions, Percy se fit inscrire à la Faculté de Médecine de Besançon. Docteur à 21 ans, il est nommé, l'année suivante, aide-major à la Compagnie Ecossaise de la petite gendarmerie à Lunéville et, à 34 ans, il est déjà membre associé de l'Académie de Chirurgie.

Il prend part aux campagne de la République et de l'Empire. Il est chirurgien à l'armée du Nord; puis chi-

rurgien en chef de l'armée du Rhin et Moselle où il défend énergiquement les droits des officiers de Santé contre les vexations des commissaires des guerres qu'il combattit toute sa vie.

Son courage au feu n'était pas moindre que son courage civique. Pendant le passage du Rhin à Mannheim, en 1795, portant sur son dos l'officier du Génie, Lacroix, grièvement blessé, il traverse, aux acclamations des soldats, un pont battu par le feu de l'ennemi.

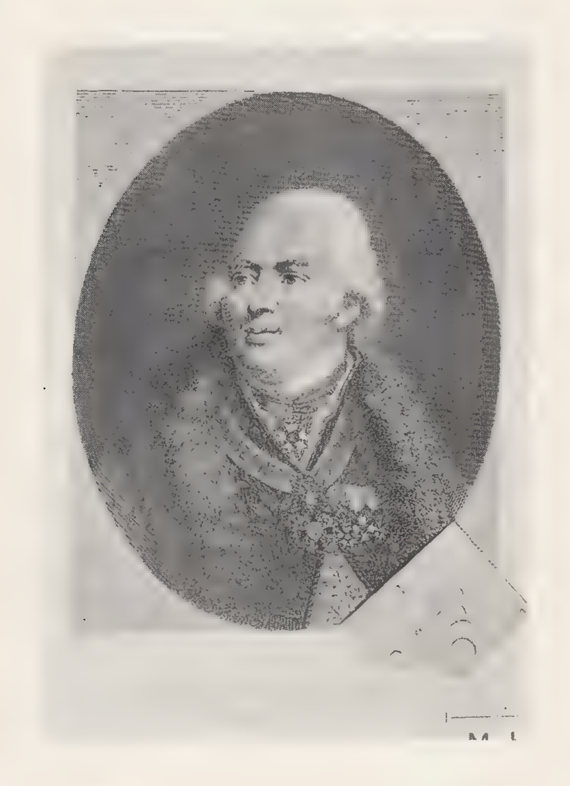
Le Gouvernement Consulaire le nomma Inspecteur général, il fut membre de l'Institut et professeur à la Faculté de Médecine. Baron de l'Empire après Wagram, pensionné, il fut révoqué puis rétabli dans ses titres et fonctions par la Restauration.

Aux Cent Jours, il suit Napoléon. Mis à la retraite et traité de suspect, il meurt dans la disgrâce et presque dans l'oubli à 71 ans.

Percy, dont le Musée possède un très beau buste, était un homme de taille élevée, à la tête belle et noble; il fut un remarquable organisateur et lutta toute sa vie pour le Service de Santé. Comme chirurgien il eut d'heureuses idées sur le débridement des plaies, l'extraction des projectiles, les résections, le traitement du tétanos et de la gangrène gazeuse. Il fut le précurseur de l'irrigation continue des plaies, du traitement des pseudarthroses par l'avivement et la greffe osseuse et exécuta l'un des premiers la résection articulaire.

S'il est peut-être un opérateur moins brillant que Larrey, il a quelque chose de plus, une sorte de tendresse d'âme qui le rend pitoyable à tous les pauvres diables qui souffrent. Il avait coutume de répéter ces deux phrases : « Il faut qu'un chirurgien se respecte et com-
« patise aux douleurs des blessés. Il est le seul ami, le
« seul consolateur qui leur reste sur le champ de bataille
« et dans un hôpital »; et aussi cette maxime un peu

désabusée : « Le secret le plus sûr et le plus noble de « résister à la tentation de haïr les hommes, c'est de se « condamner à leur être utile . »



Percy. - Gravure de Lestudier Lacour.

Gardons de lui le souvenir d'un homme d'action et de caractère; ce sont des titres aujourd'hui rares.

DES GENETTES (1762-1837)

René-Nicolas Dufriche, Baron Des Genettes, Normand d'origine, dont on peut voir au Musée le très beau portrait par Horace Vernet, est la grande figure médicale des guerres de l'Empire.

Après avoir fait de brillantes humanités et voyagé en Angleterre et en Italie, il prit du service à l'armée en 1792 et obtint un brevet de médecin ordinaire à l'armée d'Italie. En se rendant au quartier général à Nice, il rencontre, dans une auberge de Fréjus, Bonaparte alors commandant d'artillerie, qui fut frappé de son intelligence et de sa grande culture et ne l'oublia point. En 1794, il est médecin en chef de l'armée de la Méditerranée et, deux ans plus tard, il est médecin ordinaire au Val-de-Grâce, puis titulaire de la chaire de physiologie quand le Val-de-Grâce devient hôpital d'instruction.

Bonaparte le désigna comme médecin chef de l'armée d'Egypte dont Larrey fut le chirurgien; il avait alors 35 ans et traça pendant l'expédition la plus belle page de sa carrière. Son œuvre fut considérable; il régla jusque dans leurs moindre détails les prescriptions d'hygiène. Lors de l'épidémie de peste qui sévit sur l'armée après la prise de Gaza et de Jaffa au début de 1799, il s'inocula, dit-on, le pus d'un bubon pestueux pour donner confiance aux malades et affirmer que leur mal n'était pas infailliblement mortel.

Une autre, fois, il n'hésita pas à boire dans le même verre qu'un pestiféré qu'il ne pensait pas pouvoir sauver et qu'il voulait réconforter.

A Bonaparte qui lui demande d'abréger les souffrances de ces malheurux et de faire cesser les dangers dont ils menacent l'armée en leur donnant de l'opium, il ose répondre : Mon devoir, à moi, c'est de conserver.

Rentré en France en 1802, Des Genettes est nommé médecin chef de l'hôpital du Val-de-Grâce et deux ans

après, inspecteur général du Service de Santé. Il suivit l'armée impériale dans toutes ses campagnes, en Prusse, en Pologne, en Russie, en Autriche. Prisonnier des Russes, le 10 décembre 1812, l'empereur Alexandre le fait re-



Des Genettes. - Tableau d'Horace Vernet.
(Musée du Val-de-Grâce.)

conduire aux avant-postes français par une escorte d'honneur en lui disant : « Sachez que vous avez des droits non pas seulement à la bienveillance, mais encore à la reconnaissance de toutes les nations ».

A la Restauration, il est maintenu par Louis XVIII dans ses fonctions d'inspecteur du Service de Santé, mais il suit Napoléon pendant les Cent Jours et perd ainsi, à la seconde Restauration, tous ses titres dans l'armée, sauf celui de médecin-chef et premier professeur au Val-de-Grâce.

Baron de l'Empire, membre de l'Institut, président de l'Académie et professeur à la Faculté, il mourut médecin en chef des Invalides, à 75 ans.

La carrière scientifique de Des Genettes a été toute d'action; on ne peut séparer sa vie de ses écrits, si la science lui doit beaucoup, la profession médicale lui doit plus encore.

BROUSSAIS (1772-1838)

Broussais, dont le tomberau et la statue se trouvent adossés à l'amphithéâtre dans la cour de l'Ecole, domine l'histoire de la médecine à la période de la Restauration; sa statue le représente écrasant de son pied gauche une pile de livres sur lesquels on peut lire « Ontologie », (c'est ainsi qu'il désignait la doctrine qui ne rattachait pas les phénomènes pathologiques aux phénomènes réguliers de la vie).

Polémiste ardent, il fit table rase des doctrines anciennes professées par la Faculté de Paris et créa la médecine dite physiologique. Il eut le mérite, selon Michel Lévy, de fortifier la tendance des esprits aux recherches anatomo-pathologiques.

Entré dans l'armée comme aide-major en 1805, sur les conseils de Des Genettes, il fit campagne en Allemagne et assista à la bataille d'Austerlitz. Il fut médecin-chef et premier professeur au Val-de-Grâce en 1820, professeur à la Faculté et membre de l'Académie de Médecine.

Sa renommée et son influence furent telles qu'à ses funérailles, le 21 novembre 1838, les étudiants s'opposèrent à ce que son cercueil fut placé sur le char funèbre et le portèrent eux-mêmes jusqu'au Père-Lachaise d'où il fut transféré dans la cour de l'Ecole du Val-de-Grâce, le 13 juin 1844.

Ses doctrines, il faut bien le dire, n'ont pas résisté à l'épreuve du temps.

***

Au point de vue chirurgical, quatre figures se détachent depuis la Restauration jusqu'au Second Empire : Bégin, Baudens, Sedillot et Hippolyte Larrey.

BEGIN (1793-1859)

Bégin débuta dans la carrière militaire comme sous-aide aux ambulances de la garde impériale, de 1812 à 1815 : en Rusie, en Allemagne et en Belgique.

Réintégré dans les cadres sous la Restauration après deux ans de licenciement, il fut d'abord démonstrateur d'anatomie au Val-de-Grâce, puis professeur de clinique chirurgicale et de médecine opératoire, à la Faculté de Strasbourg jusqu'en 1840. Il est nommé à cette époque professeur de clinique chirurgicale au Val-de-Grâce. Il fut inspecteur, membre de l'Académie de Médecine et présida le Conseil de Santé. Chirurgien habile, écrivain de talent, organisateur remarquable, il prépara à Strasbourg la création de l'Ecole et lutta avec Gama pour l'autonomie du Service de Santé .

BAUDENS (1804-1858)

Baudens, que Rochard dans son livre « La Chirurgie française au XIXe siècle » appelle le « Larrey des campagnes d'Afrique », fut un grand chirurgien militaire dont la carrière se passa presque toute entière aux armées.

Entré à 21 ans au Val-de-Grâce où il consacra trois années à l'étude de l'anatomie, il soutient une thèse remarquable sur la cystostomie. Il accompagne le corps expéditionnaire d'Algérie et assiste à la prise d'Alger. Chirurgien des hôpitaux de cette ville, il obtint l'autorisation d'accompagner toutes les colonnes de pacification à l'intérieur du pays, et il est cité huit fois à l'ordre du jour.

A la retraite de Médéah, il prit le commandement d'un détachement de blessés et fit le coup de feu pour protéger son précieux convoi.

Il prit part à l'assaut de Constantine.

A son retour en France, il fut affecté à l'hôpital d'instruction de Lille, à l'hôpital du Gros-Caillou, puis au Val-de-Grâce comme professeur de clinique chirurgicale.

Inspecteur et membre du Conseil de Santé en 1851, il fut envoyé quatre ans plus tard en Crïmée. Cette campagne acheva de ruiner sa santé ébranlée par son séjour en Algérie et il mourut à son retour en France, à 53 ans.

Baudens fut à la fois un soldat et un chirurgien anatomiste remarquable. Il osa l'extraction des projectiles de l'encéphale et du poumon. Il utilisa une ingénieuse boîte d'immobilisation des fractures, il pratiqua l'esquillectomie et fut un ardent défenseur de la chirurgie conservatrice. Son nom reste attaché à de multiples procédés opératoires et notamment à la désarticulation de la hanche qu'il exécutait avec une rapidité légendaire,

à celle du genou et à la résection de la tête humérale dont il a écrit le manuel opératoire encore classique aujourd'hui. Il inaugura les méthodes d'amputation à lambeaux ovalaires.



Baudens. - Lithographie de Delpech.

Fin lettré et parfait écrivain, il a laissé un modèle d'histoire sanitaire d'une campagne dans la relation de l'expédition de Constantine. De sa « clinique des plaies par armes à feu » parue en 1836, beaucoup de chapitres ont peu vieilli.

SEDILLOT (1804-1883)

Charles Sédillot fut sans aucun doute au point de vue scientifique, le représentant le plus illustre de la chirurgie militaire dans la période qui s'étend de 1825 à 1870.

Il servit sous quatre régimes : Charles X, Louis-Philippe, la Deuxième République et Napoléon III.

Il entre au Val-de-Grâce en 1824, il y revient en 1829 comme démonstrateur; il fait en même temps un cours libre d'anatomie à la Faculté. Avec Guyon et Malgaigne, il part comme chirurgien aux ambulances de l'insurrection polonaise. De retour à Paris, il prépare l'agrégation à la Faculté; il est reçu premier en 1838 devant Hippolyte Larrey dont il resta l'ami et Malgaine qui ne lui pardonna pas ce succès et devait quitter l'armée pour la chirurgie civile. Il demande à partir en Algérie et participe avec Baudens à la prise de Constantine.

Professeur de pathologie chirurgicale et de médecine opératoire à l'hôpital de perfectionnement de 1838 à 1841, il succède à cette date à Begin comme professeur de pathologie chirurgicale à la Faculté de Strasbourg; il a alors 37 ans, il est médecin-chef de l'hôpital et directeur de l'école du Service de Santé à sa création en 1856. Il contribue au rayonnement de la jeune école et de la vieille Faculté jusqu'en 1870.

Clinicien de grande classe et remarquable opérateur, il acquiert rapidement une grande renommée. Extrêmement soigné de sa personne et méticuleusement propre, il fut un précurseur de l'asepsie. Il ne touchait jamais une plaie opératoire avec ses mains; il opérait à bout d'instrument, aussi ses succès furent-ils nombreux.

Ses travaux sur l'anesthésie générale dont il établit les règles restent remarquables. Il pratiqua le premier en

France, en 1849, la gastrostomie, il excella dans les opérations de prothèse faciale, rhino-plastie et palatoplastie.

Au déclin de sa vie, il fut un des défenseurs de Pasteur et il sut prévoir le bouleversement qu'allaient produire ses travaux dans l'évolution de la chirurgie. C'est lui qui proposa à Littré le nom de microbe pour désigner les organismes décrits par Pasteur. Il fut membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

HIPPOLYTE LARREY (1805-1895)

Hippolyte Larrey eut l'héritage redoutable d'un grand nom qu'il porta sans en être accablé. Comme Sédillot, il servit sous quatre régimes. En 1828, il entre au Val-de-Grâce, major de promotion à 20 ans. Les premiers blessés qu'il soigne comme chirurgien sous-aide, sont des victimes de la guerre civile aux « Trois Glorieuses ».

Chirurgien aide-major à 24 ans, il fait partie du corps expéditionnaire envoyé par la France en 1834, devant Anvers et opère à l'ambulance de Berkem.

L'année suivante, il est agrégé de la Faculté de Paris avec ses deux camarades Sédillot et Malgaigne, et à 33 ans, il est professeur de clinique au Val-de-Grâce.

Chirurgien consultant de Napoléon III, il fut en 1859, médecin-chef de l'armée d'Italie.

Il présida l'Académie de Médecine et fut membre de l'Institut.



Citons encore parmi les chirurgiens de cette époque, Gama, Scrive, Eegouest.

MAILLOT (1804-1894)

Dans l'histoire de la conquête de l'Algérie, Maillot tient parmi les médecins, une place prépondérante. Né à Briey, en 1804, il entra en 1820 à l'hôpital d'instruction de Metz, comme médecin-major de 2e classe; il est affecté à l'hôpital de Bône où il arrive le 4 mars 1834.

Les pertes en soldats et en colons pendant les premières années de la conquête et de l'occupation avaient été si considérables que l'armée d'Algérie se réduisait avec une rapidité effrayante.

La plaine de la Mitidja est surnommée par les Arabes le Tombeau des Chrétiens et un général du génie déclare tout simplement qu'il fallait l'entourer d'une grille de fer pour en défendre l'accès.

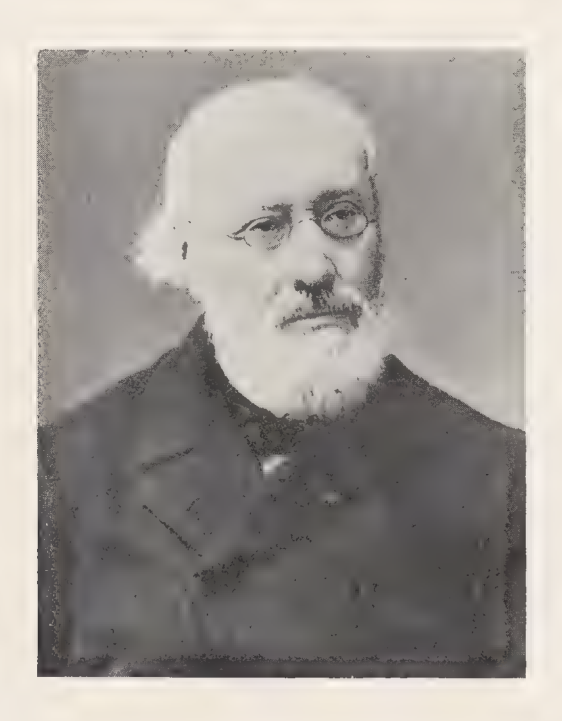
Plusieurs fois on dut envoyer des renforts. L'opinion publique et le gouvernement s'émurent; allait-on abandonner l'Algérie. S'il n'en fut rien, c'est à un médecin militaire qu'on le doit.

A l'arrivée de Maillot à Bône, sur un effectif de 5.500 hommes, il en mourait 1.100 et la mortalité pour la population totale s'était élevée à 2.157. A Milianah, une colonne de 1.100 hommes est réduite en 90 jours à 300; trois mois après à 80. Maillot étudie le fléau; ses observations préalables en Corse et à Alger lui donnent la conviction qu'il y a identité entre les fièvres de la Corse et celles de l'Algérie.

Son très grand mérite est d'avoir reconnu le véritable caractère de la maladie qui décimait l'armée. Il osa alors attaquer les doctrines régnantes d'un chef d'école tout puissant et autoritaire tel que Broussais.

Le paludisme était traité par la saignée et la diète : Maillot imposa le sulfate de quinine à hautes doses et

alimenta ses malades. Un succès éclatant couronna ses efforts. De 23 % la mortalité tomba à moins de 5 %. Les soldats, peu sensibles aux querelles d'écoles, se glis-



Maillot

saient la nuit dans les lits vacants de son service qu'ils avaient nommé « le service où l'on ne meurt pas ».

Mais à combien de résistance Maillot dut-il se heurter ! Mis en 1835 en non-activité « officiellement » pour

infirmités temporaires, il dut jusqu'en 1850, subir d'incessantes attaques : à Lille où il était professeur à l'hôpital d'instruction, puis au Val-de-Grâce où il occupa la chaire de clinique médicale.

Deux ans après son départ de Bône, il était toujours aussi discuté; une lettre du chirurgien chef de l'armée d'Afrique, adressée à Dominique Larrey, dit textuellement :

« J'ai reçu l'ordre de me rendre à Bône, mais divers « motifs me forcent à ajourner mon départ. C'est d'ailleurs un voyage que je ne ferai, si je le fais, qu'avec le plus grand déplaisir; il me répugne au dernier point de me rendre sur un théâtre envahi par le charlatanisme le plus éhonté.

« Notre nouveau médecin principal vient d'y être « mandé pour donner son avis sur le mode de traitement « adopté par le médecin adjoint dans les maladies du « pays et que j'ai vu appliquer aussi aux malheureux qui « mouraient de faim et de froid dans la déplorable ex- « pédition de Constantine. Ainsi que je crois vous l'avoir « mandé dans le temps, le traitement consiste dans l'em- « ploi du sulfate de " Kinine ". »

Médecin inspecteur, puis président du Conseil de Santé, Maillot prenait sa retraite dans l'oubli en 1868.

Mais après la découverte de l'hématozoaire par Laveran, le Congrès d'Alger en 1881 et le prix Montyon en 1883, proclamèrent son triomphe.

Une proposition de loi présentée par Letellier, député d'Alger, et signée de nombreux parlementaires parmi lesquels on relève le nom de Clemenceau, fut votée le 25 juin 1888; elle accordait à Maillot une pension de 6.000 francs et récompensait, hélas tardivement, à 84 ans, celui qui avait permis la conquête de l'Algérie.

VALLIN (1833-1924)

Sorti du Val-de-Grâce major de sa promotion en 1859, Valin y revint en 1874 comme professeur d'hygiène et de médecine légale.

Médecin inspecteur en 1888, il fut le premier directeur de l'école de Lyon qui venait d'être créée et continuait les traditions de Strasbourg. Vallin fut le véritable apôtre de l'hygiène publique en France et donna à son enseignement les premières bases scientifiques.

Il fonda, en 1879, la revue d'hygiène et de police sanitaire et obtint au Val-de-Grâce la création du laboratoire et du Musée d'hygiène.

Il écrivit un Traité des désinfectants et de la désinfection, le premier de ce genre, et fut membre de l'Académie de Médecine dès 1885.

KELSCH (1841-1911)

D'origine alsacienne, Kelsch fit ses études à Strasbourg et fut, à 29 ans, agrégé d'épidémiologie au Val-de-Grâce.

Il fut ensuite professeur de pathologie générale et d'anatomie pathologique à la Faculté de Lille en 1879. Médecin principal de 2e classe à 40 ans, il occupa en 1882 comme professeur titulaire la chaire d'Epidémiologie et de maladies des armées qu'il conserva pendant dix ans.

Médecin inspecteur et académicien en 1883, il dirigea jusqu'en 1903, l'école de Lyon puis celle du Val-de-Grâce.

Au début de la campagne de Tunisie, il dut quitter brusquement sa chaire de Lille pour aller diriger le grand hôpital de Khereddine où il poursuivit des études sur la fièvre typhoïde, le paludisme, la dysenterie et ses complications hépatiques.

Il étudia également la tuberculose dans l'armée et af-

firma que celle-ci n'était pas responsable de l'immense majorité des tuberculeux qu'elle rejette dans la population civile : « On entre tuberculeux dans l'armée, disait-il, on l'y devient rarement ».

Avec Vaillard, il montra que la pleurésie séro-fibrineuse était dans la plupart des cas une forme latente de la tuberculose et publia avec Kiener un Traité des maladies des pays chauds mais ne put achever son Traité des maladies épidémiques.

Né à la vie médicale avant l'époque pastorienne, l'ensemble de ses travaux reflète la période de transition où il a vécu.

Il lui sembla que la part réservée aux seuls germes devenait prépondérante. Il fit de la recherche des causes secondes le but essentiel de l'épidémiologie et s'appuya sur l'autorité de Pasteur pour admettre la latence des germes et presque leur ubiquité.

Figure d'ascète, il fut de ceux dont Ambroise Paré a pu dire que le gain était « esloigné » de leur carrière et leur unique souci la santé et la vie du soldat.



Citons encore Michel Lévy, Louis Laveran, Arnould, Lacassagne, Lereboullet, Kiener.



Deux hommes illustres, Jean-Antoine Villemin et Alphonse Laveran ont, par leurs travaux, non seulement enrichi le patrimoine national, mais peuvent à bon droit figurer parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

VILLEMIN (1827-1892)

Jean-Antoine Villemin, dont le modeste buste est adossé à l'amphithéâtre où a retenti sa voix, est né le 27 janvier 1827, à Prey, dans les Vosges.

Fils de parents peu fortunés et orphelin à 13 ans, il est recueilli par un oncle qui lui permet de faire ses études. Pris par la conscription, il prépare le concours d'une école de sous-officiers. On sait comment il manque la diligence et ne peut participer aux épreuves; le sort n'est pas toujours aussi aveugle qu'on veut bien le dire, et cet événement décida de sa carrière.



Villemin

En 1849, il est admis comme chirurgien élève à l'hôpital d'instruction de Strasbourg ;il soutient une thèse remarquée sur les collections purulentes du rein en 1853 et entre la même année au Val-de-Grâce d'où il sort major de sa promotion.

Répétiteur de physiologie à l'école de Strasbourg en 1860, il est, trois ans plus tard, professeur agrégé au Val-

de-Grâce où il occupe la chaire d'Hygiène et de Médecine légale, puis celle de Clinique médicale. Il enseigna jusqu'à sa nomination de médecin-chef de l'hôpital et sous-directeur de l'école d'application en 1882.

Médecin inspecteur en 1885, il passa sur sa demande, la même année, dans le cadre de réserve.

Dès 1860, Villemin consacra son activité à ses recherches sur la tuberculose; il pressentait l'assimilation de la tuberculose aux maladies spécifiques les mieux déterminées.

Encouragé par Michel Lévy et par son maître, le professeur Godelier qui vivait dans l'intimité de Pasteur et inclinait aux idées nouvelles, Villemin put faire quelques expériences sur des lapins dans un petit laboratoire rudimentaire qu'on mit à sa disposition à l'extrémité du pavillon actuel de bactériologie.

Le 5 décembre 1868, il lisait à l'Académie de Médecine son premier mémoire sur la cause et la nature de la tuberculose; il avait alors 38 ans. La tuberculose, déclarait-il, « est une affection spécifique, sa cause réside dans un agent inoculable.

« L'inoculation du tubercule n'agit pas par la matière visible et palpable qui entre dans ce produit pathologique, mais en vertu d'un agent plus subtil qui s'y trouve contenu et qui échappe à nos sens. »

L'œvre de Villemin est exposée dans son ensemble dans les admirables « Etudes sur la tuberculose », parues en 1888.

Peu de livres ont, comme le sien, subi victorieusement l'épreuve du temps et le professeur Rist a pu écrire : « On reste confondu d'admiration devant la richesse des faits et des idées qu'il renferme. Beaucoup de vues qui nous paraissent toutes neuves s'y trouvent déjà exprimées avec la clairvoyance du génie. »

L'inoculabilité de la tuberculose ne tarda pas à être

admise sans conteste, il n'en fut pas de même du rôle d'un « agent plus subtil » et la découverte de Villemin fut accueillie avec septicisme. Ses vues venaient trop tôt, elles venaient avant Pasteur et avant les démonstrations de l'existence des microbes.

Modeste, désintéressé et dédaignant l'injustice, il se borna, dit Kelsch, à affirmer ses convictions avec la foi de l'apôtre et la ténacité de l'homme de génie.

En 1882, il eut la joie de voir la réalisation de toutes ses prévisions et le triomphe de ses conceptions quand Koch découvrit « cet agent subtil », le bacille tuberculeux.

Villemin mourut à Paris, à 65 ans; il était membre de l'Académie de Médecine depuis 1874 et en fut le vice-président en 1891.

« Dans l'histoire en raccourci de la tuberculose, a écrit le professeur Rieux, trois étapes fondamentales ont été fixées par trois hommes de génie : Laennec, qui proclama son unicité; Villemin, qui en démontra la nature virulente; Koch, qui découvrit et identifia son agent pathogène. »

LAVERAN (1845-1922)

Quinze ans après la communication de Villemin, un autre médecin militaire, comme lui professeur au Val-de-Grâce, Alphonse Laveran, présentait le 23 novembre 1880, à l'Académie de Médecine une note sur un nouveau parasite trouvé dans le sang de malades atteints de fièvres palustres. Le premier sporozoaire pathogène pour l'homme était découvert et c'était l'hématozoaire du paludisme.

Petit-fils de médecin, fils du médecin inspecteur Louis Laveran, Alphonse Laveran est né à Paris, le 18 juin 1845. Admis en 1863 à l'école de Strasbourg, il assiste en 1870 avec les ambulances de l'armée de l'Est, aux batailles de Gravelotte et de Saint-Privat.

Après la guerre, il peut, dans le calme retrouvé, préparer le concours d'agrégation du Val-de-Grâce; reçu en 1874, il occupe la chaire d'épidémiologie que son père avait créée. Quatre ans plus tard, il est envoyé en Algérie à l'hôpital de Bône, puis à l'hôpital de Constantine et c'est là, le 6 novembre 1880, en examinant le sang d'un soldat du 3e escadron du Train, qu'il acquiert la conviction que les corps pigmentés dont il poursuivait depuis de longs mois la genèse et la nature, étaient vraiment des parasites; et il soupçonne, dès 1884, le rôle du moustique dans la transmission du paludisme que Ronald Ross devait démontrer douze ans plus tard.

Hélas, comme celle de Villemin, sa découverte fut accueillie avec septicisme jusqu'aux environs de 1890, et on n'en put tirer tous les avantages qu'elle aurait dû procurer à l'essor de la colonisation; c'est que l'organisme que Laveran présentait comme parasite du paludisme, appartenait à une catégorie encore inconnue.

Il fallut cependant se rendre à l'évidence et Roux raconte comment Laveran l'emmena un matin au Val-de-Grâce avec Pasteur et Chamberland et devant le microscope, entraîna leur conviction. Les Pastoriens s'employèrent à faire éclater la vérité et en 1896, aucun médecin ne doutait plus de la réalité de la découverte.

Pendant dix ans, Laveran occupa comme professeur au Val-de-Grâce la chaire d'hygiène et de clinique médicale et publia son Traité d'hygiène militaire. Il poursuivit et compléta ses recherches sur le paludisme et publia son Traité devenu classique : Le paludisme et son hématozoaire.

En 1896, à 51 ans, il demanda sa mise à la retraite comme médecin principal; il n'était encore que chevalier de la Légion d'honneur.

La maison de Pasteur l'accueillit, il y travailla vingt-cinq ans et mena de front toute la magnifique série de ses recherches sur les protozoaires pathogènes, les try-

panosomiases et les leishmanioses. En 1893, il était élu à l'Académie de Médecine; en 1901, à l'Institut et en 1907, le prix Nobel de médecine lui était décerné.

Laveran s'éteignit à 77 ans.



Alphonse Laveran

Ainsi que l'a écrit le professeur Calmette : « des milliers d'hommes lui doivent de pouvoir vivre, travailler, exploiter les richesses du sol dans les régions tropicales où ces richesses étaient jadis inaccessibles pour eux. Grâce à lui, d'immenses territoires sont désormais ouverts à la colonisation; son œuvre apparaît aujourd'hui comme la plus importante en médecine et en hygiène, après celle de Pasteur. »

Tout près de notre époque, les médecins généraux inspecteurs Delorme et Vaillard jettent l'éclat de leur nom sur le corps de Santé.

DELORME (1847-1929)

Elève à l'école du Service de Santé de Strasbourg, Delorme débuta dans la carrière comme élève de quatrième année à la guerre de 1870 où il fut attaché aux hôpitaux de la frontière nord-est à Givet, puis à Saint-Quentin, où il fut fait prisonnier.

Ayant soutenu sa thèse après l'armistice, il est envoyé à la fin de 1871 à Constantine. Il y entreprend la préparation à l'agrégation du Val-de-Grâce qu'il termine à Versailles et à l'hôpital du Gros-Caillou. Agrégé en 1877, il est professeur en 1887 et fut le premier titulaire de la chaire de chirurgie de guerre qu'il occupa pendant dix ans. Médecin inspecteur en 1903, il dirigea l'école d'Application du Val-de-Grâce, puis présida le Comité technique.

Delorme fut un anatomiste et un grand chirurgien. Pendant son agrégation, il se consacra à une étude originale et qui est devenue classique, celle des ligatures des artères de la main et du pied et publia pendant son professorat les deux volumes de son « Traité de chirurgie de guerre ».

Comme chirurgien d'armée, il n'a connu la guerre qu'à deux moments de sa vie : tout à fait à ses débuts et à la fin de sa carrière. C'est pourquoi il a réservé dans ses travaux de chirurgie d'armée une si grande place à l'expérimentation.

Il reprit du service en 1914 et fut chargé d'inspections au cours desquelles il accumula de nombreux documents dont il tira les « Enseignements chirurgicaux de la grande guerre », illustrés de ses dessins.

Le nom de Delorme restera, grâce à ses travaux sur

la chirurgie du poumon, du péricarde et du cœur, et sur la chirurgie des nerfs qui fond époque.



Delorme

La décortication pulmonaire qu'il eut l'audace de pratiquer avec succès, porte à juste titre son nom.

Le professeur Delorme présida la Société nationale de chirurgie, l'Académie de Médecine et, en 1912, le Congrès français de Chirurgie. Il fut grand officier de la Légion d'honneur.

VAILLARD (1850-1935)

Vaillard entre major de sa promotion à l'école de Strasbourg, en 1869.

Stagiaire au Val-de-Grâce, il en sort de nouveau major en 1874, et il est affecté à l'hôpital de Bordeaux. Après avoir participé à l'expédition de Tunisie, il est reçu premier à l'agrégation du Val-de-Grâce en 1883 pour la chaire d'Epidémiologie et dirige le premier centre vaccinogène de l'armée. Il fait adopter la vaccination animale au lieu de la vaccination de bras à bras. Il entre en relations avec l'école de Pasteur qui révolutionne le milieu médical et il se lie avec Roux qui lui ouvre la porte des laboratoires de la rue d'Ulm.

En 1888, il crée, au Val-de-Grâce, le premier laboratoire militaire de bactériologie.

Titulaire de la chaire d'épidémiologie il en dirigea pendant dix ans l'enseignement ainsi que celui de la bactériologie; il est l'initiateur de l'épidémiologie et de la prophylaxie moderne. Directeur de l'école de Lyon, puis du Val-de-Grâce, la guerre le trouve à la présidence du Comité consultatif de Santé et, dès 1914, il est chargé avec Roux et Laveran, d'une mission permanente relative à l'organisation de la prophylaxie des maladies épidémiques aux armées.

Son œuvre scientifique est considérable. Il commença avec Pitres la série de ses belles recherches sur le tétanos qu'il continua avec le professeur Vincent et publia, en 1893, avec Roux, un mémorable exposé sous le titre de « Contributions à l'étude du tétanos, prévention et traitement par le sérum antitoxique ». Il a donné avec le professeur Dopter, le résultat de ses recherches sur les dysentries épidémiques, prit une grande part à la découverte et à l'application du sérum antidysentérique et approfondit l'étude de l'étiologie et de la prophylaxie de la

fièvre typhoïde. Il est un des premiers à saisir le rôle de l'eau dans la propagation des maladies infectieuses.

Il s'attacha à poser les principes fondamentaux de la vaccination et de la revaccination dans l'armée.



Vaillard

L'Académie de Médecine le compta parmi ses membres à partir de 1903.



Il ne m'appartient plus de citer les maîtres contemporains du cadre de réserve ou encore en activité, qui continuent les traditions glorieuses de l'Ecole : leurs noms sont sur toutes les lèvres et, soit leurs travaux sur les fiè-

vres typhoïdes ou para-typhoïdes, les dysentries, les méningites, la gangrène gazeuse, les vaccinations associées, la sérothérapie antistreptococcique et antigangreneuse, soit le rôle éminent qu'ils ont joué dans l'organisation du Service de Santé pendant la guerre mondiale, ont déjà promis leurs noms à la postérité.

C'est aux jeunes qu'il appartient de recueillir la flamme qui anima leurs devanciers et de préparer l'avenir. Certes, ils ne peuvent tous prétendre à d'aussi magnifiques destins, mais le Val-de-Grâce n'a pas seulement donné des maîtres éminents, il a formé les médecins des corps de troupe dont la tâche pour obscure et parfois ingrate qu'elle paraisse n'en est pas moins très belle.

Du Val-de-Grâce est sorti l'aide-major tué à son poste de secours, le médecin de colonne mobile tombé sous la balle du dissident ou enlevé par le typhus dans quelque coin perdu du Maroc ou de Syrie, plus prosaïquement même, par la banale épidémie de grippe dans une petite garnison. Les uns et les autres ont servi le même idéal.

Dans la période difficile que nous vivons, que cette pensée de Renan soit présente à leur mémoire :

« Avoir des gloires communes dans le passé, avoir une volonté commune dans le présent. Avoir fait ensemble de grandes choses et vouloir en faire encore d'autres, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. »

Médecin Commandant JANSON.



